

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 43

JEUDI, 27 OCTOBRE 1881

Prix du numéro 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

## AVIS IMPORTANT

*L'Opinion Publique* est publiée tous les jeudis par les nouveaux propriétaires. L'impression, les gravures, etc., se font à la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les Etats-Unis ; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées au Gérant de la Compagnie Litho-Burland, au bureau de *L'Opinion Publique*.

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## CENT ANS APRÈS

Nos voisins de la grande république ont célébré, le 19 octobre, le centenaire de la reddition de Yorktown. Ils se sont remémoré sur tous les tons et sans se ménager les éloges, qu'il y a cent ans, à pareille date, lord Cornwallis, commandant les armées de Sa Majesté Georges III, succombait sous les assauts des troupes de Washington et de Rochambeau. Les Américains ont eu le bon esprit d'inviter à ces fêtes les descendants des officiers français qui combattaient à côté des soldats américains. Chose singulière, il y avait aux fêtes de ce centenaire plus de descendants d'officiers français que de représentants d'officiers américains. Rochambeau, de Grasse, Lafayette, de Vioménil étaient jeudi dernier à Yorktown dans leurs petits-fils, tandis que les représentants des officiers supérieurs de l'armée de Washington y brillaient beaucoup par leur absence. L'esprit de caste français vaut mieux évidemment pour conserver les familles que l'esprit démocratique de la société américaine.

Il nous fait plaisir d'avoir eu à constater, à Yorktown, la présence de ces officiers de la France officielle et de la France de Louis XVI. Les Américains ont dû leur succès, dans la guerre de l'indépendance, à leurs auxiliaires français. Ceux-ci apportaient en Amérique une expérience militaire et une discipline qui devaient nécessairement manquer aux colons révoltés. La flotte du comte de Grasse ne leur fut pas moins utile que l'armée de Rochambeau, car les rebelles n'avaient eu ni le temps ni les moyens de se créer une marine. En présence de ces services rendus, les Américains se sont toujours un peu conduit comme ce brave Perrichon, qui ne pouvait souffrir la vue de l'homme qui lui avait sauvé la vie. La reconnaissance lui était à charge et il préférerait à son sauveur l'homme qu'il croyait avoir sauvé, tirant vanité de ce faux sauvetage. Depuis cent ans, les Américains ont toujours donné leurs sympathies aux adversaires de la France. En 1870, nous les avons vus acclamer les victoires prussiennes. On aurait pu croire que la différence de régime politique des deux pays était le mobile de cette antipathie des Américains pour la France, mais il est constant aujourd'hui qu'ils n'aiment pas plus la France républicaine que la France monarchique. Il est vrai qu'ils peuvent expliquer leur absence de reconnaissance en faisant remarquer que la France cherchait dans la guerre de l'indépendance, plus à se venger des Anglais, qui venaient de lui enlever le Canada, qu'à servir la cause des colons insurgés. Du reste, la reconnaissance n'est pas une vertu bien commune en ce monde, et elle est encore plus rare chez les nations que chez les individus, et en ceci les Américains valent bien d'autres peuples, les Italiens, par exemple, qui oublient des services bien plus récents qu'ils doivent à la France.

Les Américains, s'ils n'ont pas pratiqué comme nation toutes les vertus des peuples, ont fait un excellent emploi de leur temps depuis la capitulation de Yorktown. Ils étaient alors 3 millions ; ils sont aujourd'hui 50 millions. Leur territoire habité bordait la mer ; nous les voyons répandus sur la plus belle partie de l'Amérique du Nord, d'un océan à l'autre, menaçant d'attirer le Mexique dans l'Union, et n'ayant qu'à le vouloir pour s'agrandir de tout le Canada. Leur prospérité est sans pareille dans l'histoire du monde, et elle n'a de rivale que la nôtre, toutes choses égales d'ailleurs. Les Européens, qui ne comprennent que peu les choses d'Amérique, ont souvent prêté la dislocation de cette vaste république qui leur apparaît sans lien, sans cohésion. Il en a été jusqu'ici de leurs prédictions comme des prévisions des gens qui se mêlent de nous indiquer la température douze mois à l'avance. En cent ans, ils n'ont traversé qu'une crise sérieuse : le duel de 1860 entre le Nord et le Sud. Quel état européen, sauf l'Angleterre, qui n'a pas eu pendant la même période sa demi douzaine de crises ou de révolutions ? Leur gouvernement, qui est un peu un gouvernement de laisser-faire, laisser-passer, a suffi jusqu'à nos jours pour rendre le peuple heureux et prospère. Les Américains le sentaient si peu peser, qu'ils n'ont pas eu à se demander comme les Français, les Allemands, les Italiens et les Russes, comment ils pourraient le réformer ou par quoi il conviendrait de le remplacer.

Aussi, pas de question sociale aux Etats-Unis, pas de questions religieuses. Libres de ces noirs soucis qui rongent les sociétés européennes, les Américains ont suivi leur penchant qui les portait du côté des intérêts matériels. Toute la nation s'est lancée à la chasse aux dollars, et la chasse a été vraiment miraculeuse. La richesse publique s'est rapidement accumulée ; malgré cela, le peuple américain est resté simple de goût et de mœurs. C'est à ce point que les légions d'enrichis qu'on rencontre partout chez nos voisins ne savent trop comment dépenser leur argent d'une façon intelligente ou amusante. C'est un art comme un autre celui-là, et, pour le bien posséder, il faut s'y être mis à bonne heure. On leur reproche de trop aimer l'argent, mais ceux qui trouvent trop développée chez eux la passion du vil métal, sont-ils bien dégagés de l'amour des biens de ce monde ? Hélas ! ce bas sentiment est le même sous tous les cieux ; il n'a de différence que dans le succès, et celui des Américains rend jaloux.

La constitution sortie du Congrès de Philadelphie a suffi pour assurer cent ans de progrès et de bonheur à nos voisins. Est-elle assez forte, a-t-elle assez d'élasticité pour prolonger cette paix et cette tranquillité jusqu'au second centenaire de Yorktown ? Voilà une question sérieuse. Tant que les Américains ont eu devant eux de la place et de l'espace, la constitution et les lois n'ont pas eu à résister à ces grandes perturbations sociales qui sont l'épreuve et souvent la perte des constitutions européennes. Les états de la Nouvelle-Angleterre, les états de l'Atlantique, colonisés tout d'abord, offraient un pied à terre aux aventuriers d'Europe qui venaient y chercher fortune. Sitôt que les nouveaux venus furent assez nombreux pour se sentir à l'étroit, ils ont émigré à l'Ouest. Ces immenses territoires ont fourni à la république ce qui manque à l'Europe : un déversoir pour le trop-plein de sa population ; l'Ouest est la soupape qui prévient l'accumulation de ces passions, de ces fièvres révolutionnaires qui se ramassent dans les grandes agrégations d'hommes, sans carrière, sans occupation. Ce qui sauve encore les Etats-Unis et aide la constitution, c'est le travail. Il n'est pas permis d'être oisif dans un pays où il est si facile de trouver du travail et des moyens de subsistance.

Mais voici les Etats-Unis avec 50 millions d'âmes, et les difficultés de gouvernement devront fatalement augmenter, surgir à mesure que les avenues qui mènent à la fortune seront plus encombrées. La lutte du capital et du travail pourra éclater un de ces jours et si elle se produit, elle devra être terrible : la guerre des employés de chemins de fer contre leurs patrons qui a fait rage, il y a quelques années, dans certains états, peut nous donner une idée de ce qu'elle sera. L'Ouest se peuplant de plus en plus aura-t-il des intérêts identiques à

l'Est ? Voilà le danger. Les conflits d'intérêts mènent loin. Nous ne croyons pas les Américains naïfs au point de se battre pour une idée, mais l'argent les ferait descendre sur le champ de bataille ou bien ils y enverraient les autres. Il y avait une immense question d'intérêt entre le Nord et le Sud à part la question de l'esclavage.

Evidemment les pères de la constitution américaine ne pouvaient pas prévoir qu'elle serait appelée à régir un jour 50 millions et bientôt peut-être 100 millions d'âmes. Si leur vue avait porté aussi loin dans l'avenir, ils auraient fortifié davantage le pouvoir central. Lors de la guerre de la sécession, les hommes d'état américains sentirent la faiblesse du gouvernement fédéral vis-à-vis des gouvernements d'état, et ils firent main basse sur la plus grande partie des droits des états ; il y eut alors un mouvement de centralisation considérable, et il s'est fait sans trop de froissement, tellement la guerre en démontrait la nécessité. Il n'y a pas eu, après le triomphe du Nord, de réaction considérable contre cette concentration des pouvoirs à Washington. Ce mouvement devra s'accroître davantage à mesure que la population augmentant, les difficultés de gouverner se multiplieront. Mais les Etats-Unis sont encore loin de ce moment, puisqu'aujourd'hui ils présentent le spectacle bien fait pour étonner le monde, d'une population de 50 millions qui ne sent nullement le besoin d'une armée pour assurer sa sécurité intérieure. Et ce n'est qu'après soixante ans d'application, que la constitution a subi une première révision, tandis qu'en France, le parti le plus puissant demande aujourd'hui la révision de la constitution de 1875 ! C'est ce qui doit donner à réfléchir aux faiseurs de systèmes *a priori*, qui croient voir chez nos voisins tous les signes d'une désagrégation prochaine.

Les Américains sont un grand peuple possédant une somme de bonheur et de prospérité que, à une exception près, toutes les nations du monde peuvent lui envier. Nous devons nous estimer d'avoir pour voisin un peuple aussi libre, aussi riche. Il ne peut jouir de tous ses avantages sans que nous en profitions. Sa prospérité est pour nous un gage de paix ; les gens heureux ne cherchent guère noise à leurs voisins. Entrez après lui dans la carrière, nous cherchons à le suivre dans la voie de la prospérité ; nous le rattrapons parfois, et son exemple nous aiguillonnant, nous comptons devenir son émule. Aussi libres, sinon plus libres que nos voisins, nous ne les jalousons pas, certains que nous sommes d'être, avant longtemps, aussi riches qu'eux les Américains. Liés à leur fortune, devant subir le contre-coup des événements qui se produisent chez eux, nous souhaitons la continuation de leur heureuse fortune, qui devra être la garantie de notre sécurité.

A.-D. DECELLES.

## LA POÉSIE FRANÇAISE AU CANADA

COMPILATION, par LOUIS H. TACHÉ

De l'imprimerie du *Courrier de Saint-Hyacinthe*

*Au Canada*, tout comme : *Au Kamtschatka* ; ainsi parlent les puristes. Le peuple dit : *En Canada*, et le peuple pourrait bien avoir raison ; mais *Au Canada* ne laissera pas que d'avoir du charme pour les étrangers dont la grande majorité ignore que l'on cultive la poésie dans notre lointain pays. L'auteur—ou, plutôt, le compilateur, comme il s'intitule lui-même—a voulu renseigner les indifférents à cet égard. Son livre atteindra encore un autre but : sous une forme peu volumineuse, il met à la disposition des amis des belles-lettres une soixantaine—plus ou moins—des meilleures poésies écrites en Canada depuis trente ans. Ces compositions, disséminées dans des ouvrages peu répandus, dans des *Revue*s dont les lecteurs ne sont pas innombrables, et même dans les journaux quotidiens dont nos deux ou trois grandes bibliothèques publiques possèdent seules des collections—ces compositions étaient dignes d'un meilleur sort. Les hommes qui ont le culte du passé et croient à l'avenir littéraire du Canada, sauront gré à M. Taché de son travail.

Le recueil est précédé d'un sonnet de M. Louis Fréchette et d'un essai de M. Benjamin Sulte.

M. Fréchette a écrit de bien meilleurs sonnets que celui-là. Les quatre premiers mots : *Dans notre lande inculte*, offrent une image qui n'est pas juste. Brizeux a pu célébrer les landes de Bretagne, avec leurs souvenirs druidiques et romains. Poète, il voyait à regret les landes disparaître sous les efforts persévérants du défricheur et du planteur qui les ont transformées en riches forêts et en champs fertiles. Mais notre beau pays, avec ses immenses forêts, notre champ littéraire, avec ses jeunes plantes vivaces, ses fleurs aux nuances déjà variées, ne sauraient être comparés à une lande, et, cette fois, notre poète, notre lauréat, dont nous voulons être fiers, a décidément forcé la note ; il est injuste envers lui-même. Voici, en outre, un vers passablement inintelligible :

“ Que vous disiez vrai nul plus que moi ne brûla.”

Il marche mal, ce vers—bien qu'il ait ses douze pieds—et que peut-il bien signifier ?

Citons aussi les vers suivants :

“ N'importe ! aux champs qu'un ciel exotique illumine  
S'étaient trop souvent des fleurs dont l'étamine  
Recèle des odeurs pleines de trahison.”

Voilà bien des grands mots, on l'admettra, pour dire que dans d'autres pays, notre vieille et chère France, par exemple, certains poètes ne s'inspirent pas toujours des doctrines les plus saines et des sentiments les plus purs.

Dans le dernier vers du sonnet, *fauves parfums* est encore une image joliment risquée.

A ces observations, faites en bien bonne part, il convient d'ajouter que la forme et la rime du sonnet de M. Fréchette sont parfaitement irréprochables ; chacun sait, du reste, qu'il excelle dans ce genre de poésie.

L'essai de Sulte—*La Poésie française au Canada*—est tout un travail historique des plus intéressants. Les observations judicieuses et les détails inédits abondent dans ces trente pages. Sulte est un dictionnaire..... vivant et complet de l'histoire de son pays. Entre autres faits curieux, en voici un qu'il nous relate :

“ Boileau était mort depuis plus de vingt ans, lorsqu'un Canadien entreprit d'écrire un poème héroïque, rappelant le souvenir du *Lutrin*, à propos de certains démêlés survenus (1728) dans l'église du Canada. L'auteur fut l'abbé Étienne Marchand, curé de Boucherville, depuis 1734 jusqu'à 1774. La date de son ouvrage en vers n'est pas connue, mais on la place après 1732.”

Nombre d'autres détails mériteraient d'être cités. Sulte a laborieusement étudié notre histoire, ce que tant d'autres ne font pas et devraient faire, et il la raconte dans un style à lui, style vif, prime-sautier, clair et original, ce dernier mérite comparativement rare dans un siècle où l'on écrit tant.

Nous arrivons aux œuvres de nos poètes.

C'est d'abord Crémazie, le père de la poésie française en Canada.

Les vers qu'il écrivit, le jour de l'an 1852, font un tableau saisissant de l'agitation qui tourmentait l'Europe à cette époque. *Colonisation, Guerre, Le vieux soldat canadien, L'envoi aux marins de la Capricieuse*, etc., etc., sont autant de poésies que nous avons tous lues et que nous aimons encore à relire.

On peut dire la même chose de *Donnacona* et de *L'Ode à M. de Puibusque*, par l'hon. P. Chauveau.

Deux des poésies de Fréchette—*La découverte du Mississippi* et *Fleurs fanées*—suffiraient pour donner une idée juste de son talent, qui consiste dans l'ampleur et la perfection de la forme, unies à la grâce et au charme des détails. Ces deux dernières qualités brillent surtout dans le touchant récit intitulé : *Fleurs fanées*.

Le recueil contient des poésies de dix ou douze autres écrivains. M. Taché semble avoir eu pour objet de choisir, dans les œuvres de chacun, celles qui caractérisent le mieux son talent, “ son genre,” pour employer une expression familière, et M. Taché a su atteindre son but. C'est là un des grands mérites de ce recueil qui aurait pu être intitulé : *Tableau de la poésie française au Canada, de 1850 à 1880*.

Cependant, il y existe une lacune : le recueil ne contient, en fait de chants et de chansons, que *Le chant du vieux soldat canadien*, pour lequel le regretté Desane fit, dans le temps, publier en France un air fort bien écrit et très enlevé, et le *Chant des voyageurs*, mis également par lui en musique.

Il y a aussi les *Fleurs fanées*, poésies dont les premiers quatrains sont un véritable “ duo de jeunes filles,” comme le dit Fréchette lui-même. Si quelque compositeur habile écrit jamais, sur ces paroles, un duo pour voix de femmes, il peut avoir l'assurance d'un brillant succès dans tous les salons.

“ Le pauvre peuple a besoin de chansons.”

C'est un grand poète qui a formulé cette belle pensée, aussi vraie chez nous qu'en France. “ Chansons que tout cela ! ” diront certains indifférents. Il n'en est pas moins vrai que la chanson est un puissant moyen de perpétuer et de raviver, chez un peuple, les sentiments

et les traditions les plus nobles. Pendant la période qu'embrasse le recueil de M. Taché, nos meilleurs poètes, Crémazie et Fréchette en tête, ont composé nombre de chants et chansons qui méritent d'être popularisés. Musiciens du Canada, mettez vous à l'œuvre ; recherchez ces paroles ; elles vous fourniront de belles inspirations. Il est temps que vous nous débarrassiez de ces fades romances—tant anglaises que françaises—qui nous arrivent d'outre-mer et sont chantées dans notre meilleure société, laquelle rirait bien fort ou manifesterait un profond dégoût, si on lui lisait, à voix posée, les folies ou les immoralités que contiennent trop souvent les paroles.

E. BLAIN SAINT-AUBIN.

Ottawa, le 15 octobre 1881.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 22 octobre 1881.

Les morts vont vite, dit la légende, c'est vrai, archi-vrai ; il y a cependant des choses qui vont plus vite encore : ce sont les événements. Ils passent devant nos yeux comme des fantômes ailés.

Après nous avoir fait frémir un certain temps, d'autres les suivent qui nous font rêver ; et comme notre malheureuse humanité ne peut pas vivre de larmes ni de rêveries, il faut toujours qu'un dernier événement le fasse rire.

Nous ne pensons plus à Garfield ; chacun détache philosophiquement les tentures de deuil de sa demeure ; Arthur, qui est plus étonné que nous même de se trouver à la *Maison Blanche*, nous apparaît comme l'aube d'un nouveau jour, né d'une sombre nuit. A force de voir et de revoir sa photographie, le peuple américain finira par découvrir en lui un homme de génie, et dans ses favoris épais le signe certain de sa grandeur future.

Allons, messieurs les politiciens, tâchez d'imaginer une fête, un anniversaire ou même un centenaire ; prenez garde à vous : le peuple s'ennuie !

Boum, boum ! voilà la fête qui commence. Pif, paf, patatouf ! ceci vous représente le centenaire de *Yorktown*, un centenaire que l'on rajeunit à coups de canon.

Hurrah pour Lafayette ! hurrah pour Rochambeau ! hurrah pour Steuben ! hurrah ! enfin pour Cornwallis, qui s'est laissé prendre si à propos !

Descendants du comte de Grasse, ne détournes pas la tête à la vue du drapeau allemand, puisque les germains forment le quart de la population américaine.

Ayez un peu de complaisance et convenez que ce sont les prussiens qui ont pris *Yorktown*.

\* \* \*

C'était, il paraît, en 1781 que l'armée du roi de France allait verser son sang en faveur de messieurs les Américains, alors révoltés contre l'Angleterre, leur vieille mère.

Rien ne fut épargné pour que cette entreprise fameuse fût couronnée de succès : les meilleurs vaisseaux furent équipés, les plus beaux régiments de France se mirent en route, précédés et suivis de millions d'écus fort authentiques. Et pour que rien ne manquât à cette sublime folie, la fine fleur de la noblesse française oublia ses privilèges et servit de son épée l'indépendance américaine.

Les descendants des croisés, portant les plus riches costumes et les plus beaux noms de France, allaient, eux les premiers, révéler à la vieille Europe ce qu'un peuple peut faire lorsqu'il est libre, et préparer, sans le savoir, la révolution française, laquelle, comme chacun sait, fut le signal de leur ruine, de leur exil et de la mort de leur roi !

\* \* \*

Mais considérons l'intervention française en Amérique sous un autre point de vue.

Quelle était le but secret de la cour de Versailles en aidant les colons américains dans leur insurrection ?

On croyait alors en France que la perte de ce beau continent, de ces villes puissantes, serait pour l'Angleterre un coup mortel dont elle ne pourrait jamais se relever.

Louis XVI en était convaincu, et beaucoup d'historiens d'aujourd'hui en sont encore persuadés.

Il est pourtant bien facile de se convaincre du contraire. Est-ce que, l'histoire en main, on ne voit pas que c'est justement à partir de cette époque que l'Angleterre accabla notre flotte de revers et que presque toutes nos colonies nous furent enlevées ? En quoi donc la France et même le Canada ont-ils bénéficié de l'heureuse issue de cette guerre fratricide, et pourquoi nous en réjouir ?

Libres aux Américains d'ajouter un nouveau centenaire à d'autres centenaires déjà célébrés, de parler avec enthousiasme de cet autre grand jour.

Pour nous, qui devons avant tout aimer notre patrie au-dessus de toutes les autres, on nous permettra de rester froids en présence de ce souvenir aussi glorieux qu'inutile pour notre pays.

La France a été trop prodigue de son sang et de son or.

Elle a successivement combattu en faveur des Américains, des Grecs, des Belges, des Turcs et des Italiens, et elle n'en a jamais reçu que des satisfactions platoniques.

Où étaient ces ingrats lorsque la fortune nous a trahis ? Quelle flotte amie est venue sauver la nôtre à Aboukir, et sur quels alliés avons-nous pu compter à Trafalgar, à Waterloo et à Sedar ?

Toutes ces ingrattitudes ont porté leurs fruits ; aujourd'hui, la France n'est soucieuse que des intérêts qui lui sont propres. C'est en vain que la Pologne gémit sous la botte de l'autocrate russe ; la vieille gaule se bouche les oreilles et la laisse crier.

Le Turc ne peut plus compter sur elle pour la protéger contre le démembrement qui l'attend. L'Irlande, bâillonnée, étranglée par l'Angleterre, ne verra plus les Français voler à son secours.

C'est fini, plus de guerres platoniques, chacun pour soi, Dieu pour tous !

ANTHONY RALPH.

## LE PAYS DE L'AVENIR

Au banquet que lui ont offert les citoyens de Winnipeg, le 8 octobre dernier, le Gouverneur-Général a fait une description enthousiaste du Nord-Ouest canadien qu'il venait de traverser. C'est un pays d'une incomparable fertilité, a-t-il dit, une contrée appelée à un brillant avenir. Cette opinion de Lord Lorne s'accorde parfaitement avec celle de tous les visiteurs et explorateurs qui ont étudié le Nord-Ouest.

C'est aussi l'opinion de cette compagnie française formée par M. De LaLonde, et dont M. Royal est le vice-président, laquelle vient d'acheter 400 mille acres de terres pour y fonder une colonie. C'est aussi l'opinion de M. Cochrane, qui a acquis un immense territoire dans notre *far west*. Il y a déjà des colons au pied des montagnes rocheuses, en train d'organiser des *ranches* ou fermes destinées à l'élevage des animaux.

L'un des colons, M. Allan Patrick, fils de M. Alfred Patrick, ex-greffier de la Chambre des Communes, faisait partie jadis d'un corps d'ingénieurs chargés d'étudier le tracé du chemin de fer du Pacifique. Arrivé dans la région de la rivière des arcs (*Bow river*) M. Patrick fut frappé de la beauté du pays et des indices de sa fertilité. Accourir à Ottawa, donner sa démission et acheter des terres à l'endroit qui lui avait tant plu, fut l'affaire de quelques semaines. M. Patrick retourna à sa ferme décidé à faire de l'élevage en grand. Le premier automne de son installation, il avait une centaine de vaches et autant de juments dans ses pâturages. Il vit venir l'hiver avec une certaine anxiété ; il n'avait ni étables, ni écuries, décidé qu'il était de lui faire passer cette saison en plein air. L'expérience réussit parfaitement et au printemps son troupeau était en ordre parfait. Dès lors M. Patrick aurait pu réaliser de jolis bénéfices. On venait des territoires américains pour acheter des animaux de sa ferme. Une vache valait de deux à trois cents piastres dans cette région éloignée.

M. Patrick vint au Canada oriental le printemps dernier, fit la connaissance d'un citoyen de London qui prit feu au récit de M. Patrick et lui proposa de tenter la fortune de compte à demi avec lui. L'associé de M. Patrick mit \$8,000 dans l'entreprise, et la société nouvelle fit l'acquisition de 200 têtes de bétail amélioré qu'ils expédièrent par chemin de fer à Winnipeg. De ce point, il fallait traverser la prairie à pied pour arriver à la *ranch*. M. Patrick se trouvait en face d'une nouvelle expérience à faire : il s'agissait de savoir si ces animaux ne dépériraient point le long du voyage, n'ayant pour toute nourriture que l'herbe des prairies ? Une lettre reçue à Ottawa au commencement de septembre, disait que les colons et leur troupeau étaient arrivés au mois d'août à la rivière qu'Appelle et que tous les animaux étaient d'une graisse à faire envie.

Tout promet donc un plein succès aux hardis colons. C'est dans la région choisie par M. Patrick pour y installer sa ferme, que se trouve aussi l'immense ranche de 100 acres de notre éleveur M. le sénateur Cochrane. C'est un pays éminemment propre à l'élevage. L'hiver y est très doux ; c'est l'hiver des côtes du Pacifique sur lesquelles les animaux trouvent leur nourriture tout le long de l'année. L'air tiède du Pacifique arrive au-delà des montagnes rocheuses et fait fondre la neige qui tombe en petite quantité dans la région de la rivière aux Arcs. On y verra avant longtemps des ranches fourmillant de bestiaux et ce ne sera pas une des moindres richesses du Nord-Ouest. D.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



*Lafayette*



## CHOSSES ET AUTRES

Nous venons de parcourir le livre du Dr Bender : *Literary Sheaves, ou la littérature au Canada français*. C'est un ouvrage consciencieux, écrit en connaissance de causes, d'hommes et de faits. Ce n'est pas un livre bâclé à coups de ciseaux de par les gazettes, mais une étude sérieuse de notre littérature. L'auteur n'accepte pas l'opinion de tel ou tel, mais juge par lui-même et juge généralement juste.

Nos félicitations à l'auteur. Offrons-lui aussi nos remerciements, car son livre, destiné à faire connaître notre littérature à nos concitoyens de langue anglaise, ne peut que nous rendre service.

\* \*

Il est facile de faire un livre, tels que certaines plumes—nous allions dire ciseaux—faciles l'entendent. Un individu sans style, souvent sans orthographe, se met en tête de publier un volume. Il coupe par ici, taille par là, demande à Pierre et à Paul un chapitre, et arrive devant le public avec son œuvre. La presse, le tambourin, le livre fait son chemin, et le compilateur passe grand écrivain. Que d'ouvrages de ce genre ne rencontre-t-on pas maintenant, même au Canada ! Il y a surtout les volumes à biographies qui sortent de ce procédé. L'auteur ou plutôt l'entrepreneur de ces biographies consciencieuses, écrit aux hommes qu'il veut immortaliser, et offre de leur consacrer tant de pages à tant la page, plus une somme de—s'ils tiennent à voir orner la prose de leur photographie. Vous voyez si avec un pareil système le public en a pour son argent, et si les jugements doivent être sévères !

\* \*

Nous recevons la note qui suit :

Monsieur le Rédacteur,

Voulez-vous m'éclairer sur un point d'étiquette ? Je viens de recevoir une brochure intitulée : "Rapport de monsieur le chevalier"—sur etc.—? Est-ce que le susdit chevalier a le droit de faire précéder son nom de ce titre ?

ROTURIER.

On ne fait précéder son nom d'un titre que lorsque c'est un titre nobiliaire héréditaire. Les chevaliers de Pie IX, de Grégoire le Grand, de la Légion-d'Honneur, n'ont aucune raison de signer comme cela se voit parmi nous : chevalier un tel ; mais en s'adressant aux personnes pourvues de ces distinctions honorifiques, il est permis de dire M. Cardinal, chevalier de Pie IX, de la Légion-d'Honneur. Le moins qu'on puisse exiger de ceux qui ont obtenu ces titres honorifiques, c'est qu'ils sachent les porter.

\* \*

Le projet de fonder une société littéraire et scientifique, qui réunirait dans son sein nos littérateurs et nos savants, n'est pas tombé à l'eau. Son auteur, le Gouverneur Général, lui donnera suite à son retour d'Angleterre, au commencement de la nouvelle année. La société s'appellerait : l'*Institut royal*.

\* \*

Notre ami, M. Faucher de St Maurice, dont les lecteurs de l'*Opinion* n'ont pas oublié les charmants récits, est revenu d'Europe il y a quinze jours. A son retour à Québec, il était mandé par Lord Lorne, à Rideau Hall, où il a été pendant deux jours l'hôte du Gouverneur-Général. Il a représenté la province de Québec au Congrès géographique de Venise. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le français a été la langue officielle du Congrès, tout comme au Congrès sanitaire de Washington le printemps dernier. Nous sommes heureux de porter ce fait à la connaissance de ces Canadiens qui croient qu'il n'est ni distingué ni chic de parler français. On n'est guère de leur opinion en Europe, même parmi les ennemis de la France.

C'est le moment de faire savoir à ces mêmes Canadiens qu'après la dernière entrevue du czar et de l'empereur Guillaume, M. de Giers, le ministre des affaires étrangères russes, a adressé à tous les agents diplomatiques de l'empire, une circulaire rédigée en français, circulaire reproduite dans le texte original par le *Herald*, de New-York, et le *Mail*, de Toronto.

\* \*

Nos amis les Américains ont fêté avec un éclat sans pareil un des grands événements de leur histoire. Les fêtes ont duré du 13 octobre au 21. C'est à l'occasion du centenaire de la capitulation de Yorktown, le 19 octobre 1781, qu'elles ont été organisées. On sait qu'à cette date le général anglais Cornwallis se rendit avec toute son armée au général Washington et au comte de Rochambeau, commandant des troupes alliées.

Les descendants des officiers français qui ont combattu dans la guerre de l'indépendance américaine, invités à ces fêtes, y ont pris part et ont été l'objet de la part des Américains de mille attentions délicates.

Au nombre des officiers se trouvaient : M. le marquis de Rochambeau, fils adoptif de M. Philippe-Auguste-

Donatien de Vimeur, marquis de Rochambeau, descendant en ligne directe du commandant des troupes françaises à Yorktown. Il est déjà venu aux Etats-Unis comme commissaire français à l'Exposition du Centenaire. Il a publié plusieurs travaux littéraires et une brochure historique sur le siège de Yorktown ; M. Octave-Gilbert Bureau de Pusy, chef de bataillon du génie, neveu du sénateur Edmond Lafayette et arrière-petit-fils du général Lafayette, un des héros de la guerre d'indépendance, est natif d'Avignon et élève de l'Ecole polytechnique. Il a servi avec distinction en Algérie, en Italie et pendant la guerre franco-allemande, où il était attaché au 7<sup>e</sup> corps. Il est officier de la Légion-d'Honneur et décoré de la médaille militaire et de celle de Sardaigne ;

M. Sigismond-Marie-Henri René Fourcet de Sahune, autre arrière-petit-fils du général Lafayette, est natif de Castelnaudary, Aude. Engagé en 1868 dans les dragons de l'impératrice, il a donné de nombreuses preuves de valeur pendant la fatale guerre de 1870. Il est à présent lieutenant au 12<sup>e</sup> dragons ;

M. Gaston de Sahune, frère du précédent, est sous-préfet à Toul ;

M. de Corcelle, également arrière-petit-fils de Lafayette, fils de l'ancien ambassadeur français à Rome, s'est engagé dans la garde mobile pendant le siège de Paris et a reçu la médaille militaire pour sa belle conduite au platon d'Avron. Il est aujourd'hui secrétaire d'ambassade et chevalier de la Légion-d'Honneur.

Le cinquième et dernier des arrière-petits-fils de Lafayette, venu pour le centenaire de Yorktown, le comte Paul de Beaumont, a servi comme sous-lieutenant dans la garde mobile pendant la guerre franco-allemande, et a été depuis maître des requêtes au conseil d'Etat et secrétaire sous le ministère Dufaure.

Le vicomte Alfred de Noailles, sous-lieutenant au 41<sup>e</sup> d'infanterie, est l'arrière-petit-fils du vicomte de Noailles, qui était lieutenant-colonel du régiment de Soissonnais, lors de la bataille de Yorktown.

Le comte de Grasse, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie de marine, est un petit-neveu du commandant de la flotte française à Yorktown.

Le comte d'Olonne est le petit-fils du comte d'Olonne et le petit-neveu d'Alexandre d'Olonne, qui ont participé tous deux à toutes les opérations de l'armée française en Amérique comme aides de camp du comte de Vioménil, dont ils étaient les parents. Lui-même a été lieutenant-colonel de l'armée territoriale et chevalier de la Légion-d'Honneur.

Le marquis Laur de l'Estrade descend en ligne directe du comte de l'Estrade, qui était lieutenant-colonel du régiment de Gatinais à la bataille de Yorktown.

Le vicomte Henri d'Aboville, capitaine d'infanterie, et le vicomte Christian d'Aboville, officier d'artillerie, sont les descendants du général d'Aboville, qui commandait l'artillerie française au siège de Yorktown.

Le vicomte d'Haussoville appartient par sa mère à la famille de Broglie, dont un membre, le prince de Broglie, prit une part active à la révolution américaine.

## A PROPOS DE MODES

Nous sommes dans le siècle des combles—grâce à la civilisation qui a porté les choses à leur apogée !

Le comble de l'embarras, pour une chroniqueuse, de nos jours, c'est d'écrire un article sur la mode.....

La mode est insaisissable. Ses variations et ses progrès se suivent de si près, que celle d'hier est déjà une vieilleries ; tellement que tout le journal de mode consciencieuse, devrait inscrire à son frontispice, le vers français parodié :

"La mode dont je parle est déjà loin de moi."

La mode, mesdames, n'a pour vous que des sourires ; elle vous dispense, d'une main gracieuse, de ses plus charmantes créations... mais vous n'avez pas aperçu le revers de la médaille !

Je voyais, il y a quelque temps, un journal français qui disait des choses inouïes des coiffures parisiennes. Elles sont absurdes, paraît-il.

Que voulez-vous !... le chic est affolé.

Sans cesse aiguillonné par la mode, dont il est le fournisseur et qui demande toujours du nouveau, il ne sait plus ou se lèger.

Après s'être caché sous la calotte d'un turc et sous le bonnet d'un cocher ; après s'être revêtu du plumage des peuplades de l'air et de la peau des fauves ; après avoir usurpé les couleurs diverses du gendarme, du cardinal et du marin ; après avoir parcouru l'espace azuré et lui avoir ravi ses plus beaux nuages, ses zéphirs les plus suaves et ses clairs de lune... ma foi... que lui reste-il à faire !.....

Il court... son regard inquiet interroge les éléments ! Que le hasard qui préside à sa destinée, l'entraîne loin de Mont Blanc, car il nous arrivera, quelque beau jour, muni d'une coiffure conique et enneigée !

Le printemps dernier, ce pauvre chic courait les champs de bataille. Il ramassait des képis, des blouses,

des galons et présentait tout cela un peu timidement, en priant *la Mode* de le populariser.

Celle-ci, qui n'est pas ingrate mais qui, en revanche, est très audacieuse, comme les gens qu'on encourage dans leur caprice, s'empare de tout, nous en affuble, et... pas de réplique !

Du reste, nous sommes bons enfants ; nous nous laissons équiper docilement, puis nous trottons par les rues fières et heureuses.

Cependant, j'ai grand-peur de cette pénurie dans les cartons de *dame Mode*.

Où poussera-t-elle désormais son malheureux compagnon ?... Ne lui montrera-t-elle pas, d'un signe impérieux, les abîmes insondables de l'Océan ?...

Et que nous rapporterait-il de ces explorations sous-marines !

Je le vois avec terreur, revenir, brandissant ses redoutables trophées !

Tremblons à l'idée d'un ornement de chapeau sous la forme mignonne d'une tête de crocodile ou d'une queue de morue !

Nous devons nous attendre à bien des surprises dans ce siècle excentrique, où tout est permis, à titre de nouveauté. Espérons cependant que *dame Mode* et son ingénieux compère se rappelleront les robes unies et élégantes, inventées pour nos mères. Ces vêtements simples, nécessitaient aussi peu d'étoffe que de garnitures et, réclamant moins de temps pour leur confection, prévenaient — disons-le entre nous — un grand défaut qui règne trop fréquemment dans nos habitudes : celui de lire trop peu et de remplacer les ornements de l'esprit par ceux de la toilette.

JOSEPHTE.

## OLLA PODRIDA

MILTON

John Milton est l'un des plus grands poètes dont l'Angleterre ait à s'honorer. Il naquit à Londres, de parents nobles, en 1608.

Après ses études à l'Université de Cambridge, où il s'était fait remarquer par des poèmes latins fort admirés des érudits du temps, il partit pour l'Italie, pour compléter son éducation. Il y résida plusieurs années.

A son retour en Angleterre, il trouva le parlement en guerre avec le roi. Il demeura trois ans indécis, sans prendre aucune part aux affaires publiques. Enfin, il se décida et prit le parti de la liberté. Grâce à ses écrits, son nom fut bientôt populaire. Cromwell, dont il s'était fait l'apologiste, l'attira près de lui en le faisant secrétaire du conseil d'Etat, pour la correspondance latine.

\* \*

Tout en exerçant ses fonctions, il publia plusieurs ouvrages, entr'autres : *Pro populo anglicano* (1648), dans lequel il fait connaître ses principes républicains, et *l'Iconoclaste*, écrit en réponse à *l'Eikon basilican*, œuvre posthume de Charles I<sup>er</sup>.

Dans ce livre, le malheureux roi prisonnier fait un retour sur sa vie et exprime le regret d'avoir permis la mort du comte de Strafford, son ministre, dans l'espoir de calmer son parlement.

"Hélas ! dit-il, pour apaiser un orage populaire, j'ai soulevé une éternelle tempête dans mon sein.

"Puisque les événements de la guerre sont toujours incertains et ceux de la guerre civile toujours déplorables, quelque soit mon sort, je suis destiné à souffrir presque autant de la défaite que de la victoire. O Dieu ! accorde-moi donc le don de savoir souffrir !

"Mes ennemis, dans cette prison, ne m'ont laissé de cette vie que l'écorce.

"Tu ne verras plus le visage de ton père, ô mon fils ! (1) c'est l'ordre de Dieu que je sois enseveli à jamais dans cette ténébreuse et dure prison ! reçois donc mon dernier adieu !

"Je vous recommande votre mère (2) après moi ; souvenez-vous qu'elle a voulu, en revenant de France, partager mes périls et mes souffrances, souffrir avec moi et pour moi, avec nous et pour nous, par une magnanimité que son cœur de femme et de mère lui a fait trouver facile et douce !

"Quand ils m'auront fait mourir, ô mes enfants, je prierai Dieu qu'il ne répande pas les urnes de sa colère sur ce pauvre peuple.

"Que ma mémoire et ma tendresse vivent dans votre souvenir !

(1) Charles II, fils de Charles I, né le 29 mai 1620. Il était à la Haye lors de l'exécution de son père ; il prit le titre de roi, et les Ecossais le reconnurent (1650). Cromwell défait l'armée royale à Dunbar, et remporta une victoire décisive sur Charles, à Worcester (1651). Après une fuite des plus périlleuses, qui ressemble à un roman, le jeune prince parvint en France. En 1660, il fut rétabli par les efforts du général Monk. Il mourut en 1685.

(2) Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, fille d'Henri IV, et de Marie de Médicis, naquit à Paris, en 1609. Elle épousa, en 1625, Charles Stuart, alors prince de Galles, depuis Charles I. Elle mourut au couvent de la Visitation (à Chaillot, France), en 1669.

“ Adieu donc jusqu'à ce que nous puissions nous rencontrer au ciel, car nous ne nous reverrons plus sur la terre !

“ Qu'un siècle plus heureux se lève sur votre enfance ! ”

Milton lui répondit en disant que le roi n'avait eu, en écrivant ses dernières pensées, qu'un but : celui de faire connaître ses talents comme écrivain. Il ne s'arrêta pas là. Soit par amour pour le dictateur, soit par fanatisme, il chercha à justifier le régicide.

\* \*

Les événements dont l'Angleterre était le théâtre ne pouvaient passer inaperçus du reste de l'Europe. Une lutte, toute pacifique, mais non moins ardente, s'engagea entre Milton et les écrivains des autres pays. Il défendit surtout le peuple anglais contre les attaques de Saumaise.

“ L'attaque et la défense était également vénales. Saumaise avait reçu du roi de France cent pièces d'or pour flétrir le meurtre du roi d'Angleterre. Milton reçut de Cromwell mille pièces d'or pour justifier le sang versé.

“ Saumaise, dit Voltaire, en parlant de cette polémique, écrivit en “ pédant ; Milton répondit en bête féroce.”

“ Ce jugement, quoique brutal, est juste. Chaque phrase de Saumaise sentait la lampe ; chaque phrase de Milton suait le sang.

“ Cependant, à la fin de ces volumineux plaidoyers sur le cadavre d'un roi, Milton semble entrevoir, le premier parmi ses compatriotes, la portée future de la révolution d'Angleterre sur la liberté du monde.

“ Nous apprendrons aux peuples à être libres, s'écrie-t-il, et notre exemple portera un jour sur le continent asservi une plante nouvelle plus bienfaisante “ aux humains que le grain de Triptolème : la semence “ de la raison, de la civilisation et de la liberté.”

“ Milton était prophète ; seulement il oubliait que cette semence, pour être féconde, ne devait être arrosée de sang que par les combattants et les martyrs.” (1)

\* \*

Après la mort du lord protecteur, Milton continua d'être secrétaire sous son fils. Mais bientôt, se reconnaissant incapable de remplir la charge qui lui était échue par la mort de son père, il abdiqua le protectorat.

Grâce à cette abdication et à la trahison du général Monck, Charles II put reprendre le trône de son malheureux père (1660).

Milton, forcé de résigner, se retira dans un faubourg de Londres. Dans le but de se faire passer pour mort, il fit faire ses funérailles de son vivant.

Cela ne fit rien. Bientôt on connut sa retraite et on demanda sa tête au roi. Mais celui-ci refusa, pensant pouvoir se l'attacher plus tard et aussi pour se rendre au désir de Davenant, auquel Milton avait rendu le même service dix ans auparavant.

Le poète était demeuré pauvre. Sa femme et ses filles le priaient de se conformer au désir du roi qui voulait lui donner la charge de publiciste du gouvernement. Mais il refusa toujours.

“ Si nous faiblissions, disait-il, nous vérifierons les prédictions de nos ennemis ; nous deviendrons la risée de l'histoire ; toutes nos victoires sur la tyrannie seront vaines, tout le sang versé sera perdu, les fils auront volontairement anéanti le prix des vies données par leurs pères à la cause de la liberté.”

Il tomba dans une telle misère, que l'on fut obligé de vendre, à son insu, presque tous les livres de sa bibliothèque.

Il mourut le 10 novembre 1674, dans sa maison, près de Bunhill Fields. Son corps fut déposé près de celui de son père, dans la petite église de Saint-Gilles. On ne mit aucune inscription sur son tombeau. Plus tard, on lui érigea un monument à Westminster.

Au physique, Milton était un fort bel homme, à la figure noble et fière. Toujours, même dans sa plus grande adversité, il conserva cette douce sérénité et cette mâle beauté qui l'avaient fait surnommer à l'université la “ Dame du Collège.”

\* \*

Il avait épousé, en première nocce, Marie Powell. La paix du ménage fut troublée pendant quelques années par les idées politiques de Marie Powell—elle était royaliste ; et il vint même un temps où Milton songea à se séparer complètement de son épouse, qui l'avait abandonné ; il avait même obtenu un divorce.

Mais quelques jours avant qu'il mit à exécution son acte de divorce, quelques amis l'attirèrent à la campagne, et là, ils lui firent avoir fortuitement une entrevue avec sa femme. Les deux époux, qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, éprouvèrent de tels sentiments l'un pour l'autre, que la réconciliation eut lieu aussitôt, et de longues années de bonheur succédèrent à ces années de trouble. Le même bonheur se continua sous sa seconde femme et sous sa troisième—Elisabeth Minshal—qui lui survécut et qui mourut dans l'isolement quelques années après le poète.

(1) Milton, par Lamartine.

Deux de ses filles—il en avait trois—épousèrent de pauvres tisserands. Plusieurs années après, sur la demande d'Addison, la reine accorda une somme de cinquante guinées à Deborah, la fille bien-aimée du poète.

\* \*

Nous venons d'esquisser la vie de Milton, il nous reste maintenant à dire quelques mots sur lui comme homme d'état et poète.

Comme homme d'état, il occupe une des premières places. Partout dans ses actes on remarque la sûreté de son jugement ; et vraiment, il n'y a de regrettable que son apologie du régicide. Aussi, il la regretta beaucoup plus tard. Il avait ce que plusieurs n'ont pas : la constance dans ses opinions. Même dans sa plus grande misère, il refusa de changer de parti.

Châteaubriand met Milton au rang des plus grands poètes épiques de l'antiquité et au-dessus de tous les poètes anglais, tandis que Lamartine le met au dessous d'Homère, de Dante, de Virgile et de Shakespeare. Le premier, dans son jugement, s'accorde avec Dryden qui dit : “ La mémoire de cet homme nous effacera tous ! ” Mais quelque soit le degré qu'on lui assigne, on ne peut s'empêcher d'admirer l'ampleur de son style et la beauté de ses vers.

\* \*

En outre des livres déjà cités, Milton en écrivit plusieurs autres : le *Paradis perdu* (1667), le *Paradis reconquis* (1670), *Samson*, tragédie (1670) un *Abrégé de l'histoire de l'Angleterre*. On a aussi de lui plusieurs pamphlets politiques.

Nous nous contenterons de dire un mot sur le *Paradis perdu*, son œuvre capitale.

Il avait eu l'idée de ce poème dans son voyage en Italie ; mais il ne la réalisa qu'à l'âge de soixante ans. Jusque-là, ses travaux politiques l'en avaient empêché. Aussitôt retiré dans son humble maison, après la restauration de Charles II, il commença à mettre son projet à exécution. Il méditait ses vers pendant la nuit, et c'était le matin qu'il les dictait à ses filles, car il était devenu aveugle. L'ouvrage terminé, il le porta à un libraire nommé Symons, qui lui donna en retour cinq livres sterling ! On ajoute qu'il demeura dix ans sans être publié. Ce livre pourtant méritait mieux. Mais malheureusement pour le poète, le peuple anglais n'avait pas oublié les idées politiques de l'ex-secrétaire, et ce ne fut que longtemps après la mort du poète que ce poème devint populaire. Dans ce livre, tel que son titre l'indique, on raconte la chute d'Adam et d'Eve, entremêlée de fables, d'aventures et de pensées théologiques. C'est une œuvre admirable, digne de figurer parmi les meilleures productions littéraires.

Milton imite, dans ce poème, Virgile, Homère et le Tasse, mais surtout Dante, duquel il emprunte plusieurs de ses pensées et même des scènes presque entières.

Pour donner une idée de son style, nous citerons cette pathétique apostrophe au soleil, qu'il écrivait sur la colline d'Hampton, au pied d'un chêne :

“ Salut, lumière sacrée, fille du firmament, première née du Créateur ou coéternelle à Dieu ! Est-ce t'offenser, ô lumière ! que de t'appeler de ce nom ? N'est-il pas lui-même lumière ? et n'a-t-il pas habité de toute éternité dans l'inaccessible clarté émanée de lui ? Qui dira d'où tu découles ? Avant le soleil, avant les cieux, tu étais, et, à la voix de Dieu, tu revêtis comme d'un manteau le monde éclo des eaux ténébreuses...”

“ Lorsque dans mon vol (c'est satan qui parle), j'étais porté à travers les ténèbres extérieures, j'ai chanté, avec des accords différents de ceux de la lyre d'Orphée, le chaos et l'éternelle nuit ! Une inspiration céleste, sous le nom de muse, m'apprit à ne pas me précipiter dans les sombres profondeurs de l'abîme et à remonter ; maintenant, je me rapproche de nouveau de toi, et je sens ta lampe vitale et créatrice sur mes yeux !.....

“ Mais toi, ô lumière ! tu ne redescends pas visiter ces yeux décolorés sans aurore, qui roulent en vain dans leurs orbites, sans rencontrer tes doux rayons, tant un sombre voile les obscurcit !

“ Cependant je ne cesse pas d'errer dans les campagnes fréquentées des muses, claires fontaines, bocages plein d'ombre, collines dorées par le soleil ! Je n'oublie pas ces deux poètes, hélas ! semblables à moi en infortune (et peut-être aussi être semblable à eux en gloire), Thamyris et l'aveugle Homère !...

“ Alors je m'abreuve des images qui se revêtent d'elles-mêmes de mètres harmonieux, comme l'oiseau qui veille sous les feuilles chante dans l'obscurité !

“ Ainsi, avec l'année et l'année, reviennent les saisons et les saisons. Mais pour moi ne revient jamais le jour ! Je ne vois plus les blancs crépuscules du matin, ni les crépuscules dorés du soir, ni les herbes fleuries du printemps, ni les roses de l'été, ni les animaux dans les pâturages, ni le visage divin de l'homme. Le livre universel, où toutes les œuvres de la création sont écrites et effacées pour moi, n'est plus à mes regards qu'une page blanche ! Le sens par où pénètrent dans l'homme toute science et toute sagesse m'est à jamais retranché.

“ Luis donc d'autant plus intérieurement en moi, ô céleste clarté perdue pour mes sens ! Pénètre de tes rayons toutes les puissances de mon esprit ! Rends des yeux à mon âme, afin que je puisse voir et redire les choses invisibles à l'œil des mortels ! ”

Le *Paradis perdu* a été traduit en prose par L. Racine, Pongerville et Châteaubriand, et en vers, par Delille.

\* \*

Pour finir, une anecdote empruntée à Lamartine.

Un jour se promenant dans le parc de St-James, le roi rencontra Milton et lui dit :

“ C'est le ciel, monsieur, qui vous inflige sans doute ce châtement pour avoir trempé dans le meurtre de mon père !

—Sire, répliqua le poète, si les maux qui nous affligent en ce monde sont le châtement de nos fautes ou des fautes de nos parents, il faut que votre père ait été lui-même bien coupable, car vous avez été vous-même bien malheureux ! ”

G.-A. DUMONT.

## PETITES NOUVELLES

M. Desmazures, de Saint-Sulpice, doit publier prochainement, *Une vie de M. Faillon*, auteur de l'histoire *Colonie de la Nouvelle-France*, et de la *Vie de Sainte Marie-Magdeleine*.

M. Sulte, outre l'histoire des Canadiens-Français qu'il prépare, doit publier un autre ouvrage : *Une histoire du Nord-Ouest*, qu'on imprime en ce moment à Winnipeg.

Le départ du Gouverneur-Général, qui devait avoir lieu samedi dernier, a été ajourné. La santé de Son Excellence ne lui a pas permis de s'embarquer au jour fixé. Elle ne partira que dans la première quinzaine de novembre.

LE MEURTRE DE PLANTAGENET.—La cour d'assises, à l'Original, vient de condamner à mort les nommés Damase Brunet et David Prévost, pour avoir assassiné Pierre Brunet, vieillard de 80 ans. L'exécution est fixée au 30 novembre prochain.

L'hon. M. Royal était à Montréal ces jours derniers. On sait qu'il a été nommé vice-président de la compagnie française qui a acheté 400,000 acres de terres dans le Nord-Ouest. 200,000 du syndicat du Pacifique, et l'autre section, du gouvernement fédéral. MM. Clermont-Tonnerre et de Kucinge sont à la tête de cette compagnie formée par M. De LaLonde. On dit que M. Royal doit passer prochainement en France dans l'intérêt de ses co-sociétaires.

C'est encore le règne des conventions parmi nos compatriotes des Etats-Unis. Tantôt à Waterville, tantôt à Champlain, tantôt à Fall-River ; un jour dans l'Etat de Massachusetts, le lendemain dans le New Hampshire, partout des conventions. Les Canadiens s'assemblent ainsi afin de resserrer les liens de fraternité, d'éveiller les souvenirs de la patrie, de mieux assurer le maintien de leur foi, la conservation de la langue maternelle et l'avenir de leur race.

Dans le mois prochain, les 23 et 24, la ville de Manchester sera témoin de la grande convention de tous les journalistes catholiques. Espérons que le programme mis au jour sera rempli avec une exactitude parfaite.

Entre deux boulevardiers :

—Que dis-tu de L... ?

—C'est un charmant garçon.

—Et M... ?

—Qu'il reproches-tu ?

—Il a des vices cachés.

—Lesquels ?

—Comment veux-tu que je les aie, puisqu'ils sont cachés.

\* \*

Une plaisanterie du meilleur goût dans une soirée du meilleur monde :

— Quel est donc ce vieux monsieur qui est là-bas assis les yeux fermés, fixe et immobile, depuis une heure ?

— Je crois qu'il est mort... j'en suis même sûr car il sent déjà mauvais.

\* \*

Echo de la police correctionnelle :

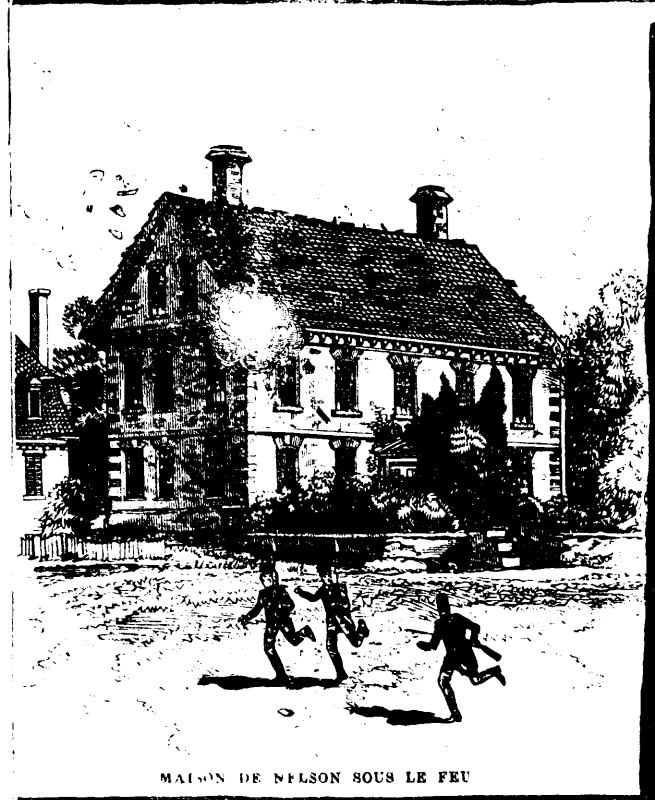
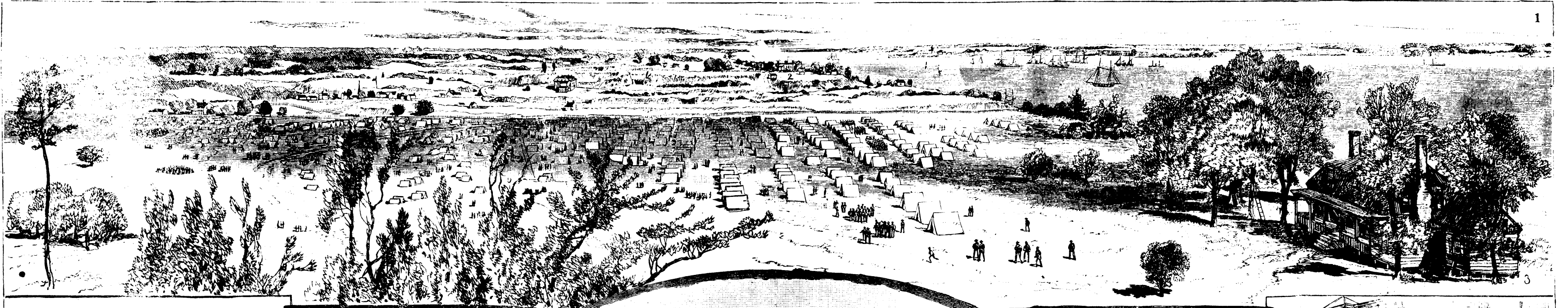
Le Président.—Avez-vous déjà été condamné ?

Le prévenu.— Non, monsieur le Président.

Le Président.—Eh bien ! essayez-vous, vous allez l'être !

Durant plusieurs années j'ai souffert des maladies des reins, de la gravelle et de l'appauvrissement du sang ; j'étais faible et inactif, presque incapable de marcher, et j'étais devenu un vieillard ; les différents remèdes dont j'avais fait l'essai étaient demeurés sans résultat, lorsque je fis usage des Amers de Houblon, qui m'ont ramené à la santé. Maintenant, je suis tout comme un jeune homme, fort et actif, quoique je sois âgé de 72 ans. Ce remède mérite d'être essayé.





MAISON DE NELSON SOUS LE FEU



ROCHAMBEAU



CORNWALLIS



PORTIQUE DE LA MAISON DE MOORE



## POÉSIE

## L'OISEAU

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉE A L'HON. P. J. O. CHAUVÉAU

Enfant de l'espérance, au floué de la vie  
Je buvais à pleins bords la divine liqueur ;  
Et l'amour ployant l'aile en mon âme ravie,  
J'adorais, éperdu, l'œuvre du Créateur !

L'azur brillant des lacs que la lune colore,  
L'angélique réveil du clocher matinal,  
Que répète l'écho sur son clavier sonore,  
Faisaient, avec la rose et le lys virginal,

Ouvrant vers le ciel bleu leurs pudiques calices,  
Bruire dans mon être un langage enivrant.  
Je me plaisais à voir, ineffables délices !  
Le diacre debout, l'autel resplendissant,

Et, le front incliné devant l'Être sublime,  
Les fidèles sans nombre au temple rassemblés :  
Tels, au désert fécond que la brise ranime,  
Devant l'astre du jour se courbent les grands bleds.

J'aimais tout ici-bas : depuis le noir nuage  
Qu'illumine, soudain, l'éclair aux ailes d'or,  
Jusqu'à l'arc-en-ciel pur qui brille après l'orage,  
Flottant à l'horizon comme un vaste étendard.

Or, en ce temps béni qui charme ma mémoire,  
J'avais, pour quelques jours, dans un humble hameau,  
Choisi, près de la rive où les troupeaux vont boire  
Et baigner leur toison dans le cristal de l'eau,

Le toit d'un paysan, maison propre et mignonne  
Avec ses murs de chaux reblanchis chaque été,  
Où partout aux regards comme un disque rayonne  
Le talent de l'hôtesse en sa simplicité.

Heureux de ce bonheur qui nous presse de vivre,  
J'avais là retrouvé, sous le chaume élément,  
L'aile lumineuse dont la jouissance enivre,  
Où le cœur satisfait se repose un moment ;

Lorsqu'un matin, vers l'aube, entr'ouvrant ma fenêtre,  
J'aperçus sur le bord de son nid adoré  
Un oiseau saluant le jour prêt à naître  
Au sommet des grands monts, dans le lointain doré.

C'était un rouge-gorge au plumage splendide,  
Que Dieu dans son savoir put seul colorier ;  
La nature avait fait sur son cou tout humide  
Des perles de l'aurore, un superbe collier.

Jeune homme au front rêveur, que l'harmonie enchaine,  
Assis à mon balcon, j'écoutai bien longtemps :  
Il me semblait ouïr, retenant mon haleine,  
Le virtuose ailé de mon chaste printemps.

Combien de temps encore il enchantait mon âme,  
Lui seul pourrait savoir l'oiseau mélodieux ?  
Car les accents émus de sa gorge de flamme  
Faisaient taire en mon être et le nombre et les lieux !

Un jour, je m'en souviens, voltigeant dans l'espace,  
Il dirigea son aile au seuil de mon balcon,  
Et, timide, il hanta ma salle toute basse,  
De mes livres ouverts aux poutres du plafond.

Et, petit à petit, il vint lentement boire  
Et mouiller dans mon bol ses plumes de carmin,  
Me regardant du coin de sa paupière noire.  
Au bout de quelques jours, il mangeait dans ma main

Doux moments de la vie, heure mystique et sainte,  
Vous deviez donc, hélas ! vous enfuir à toujours ?  
Pourquoi n'ai-je pas pu, sous cette ombreuse enceinte,  
Vous tenir prisonniers de mes jeunes amours.

Depuis la veille, un jour, privé de sa voix tendre,  
Soucieux et pensif, en mon cœur alarmé  
De ne plus le revoir et de ne plus l'entendre,  
J'entr'ouvris mes volets au matin parfumé,

Et je vis sous mes yeux une scène navrante,  
Que la mémoire en deuil conserve sans retour.  
Ce fut un coup de glaive : et ma douleur poignante  
Est amère aujourd'hui comme le premier jour.

Le nid tout délabré de mon beau rouge-gorge  
En mille brins de chanvre aux branches voltigeait ;  
Les petits du chanteur, tombés dans un champ d'orge,  
Secouaient, impuissants, leurs ailes de duvet.

Sur un tertre, plus loin, la mère désolée  
Disait son infortune aux espaces des bois :  
Déplorant, sans espoir, sa nichée envolée  
Avec les sons aigus de sa plaintive voix !

A quelques jours de là, j'aperçus dans la route  
Une troupe d'enfants gazouillant du latin ;  
Et le lointain écho de la céleste voûte  
Redisait à son tour le cantique enfantin.

C'était de mon oiseau le convoi funéraire.  
Ravi par un vautour à ma forte amitié,  
Et retrouvé par eux, flottant sur l'onde amère,  
Il charmait maintenant leur âge sans pitié.

En évéquant l'éclat de sa splendeur ardente,  
Dès l'abord on voyait dans son bec entr'ouvert,  
Ses plumes en désordre et son aile pendante,  
Qu'il ne monterait plus à la cime de l'air.

Et rebroussant chemin, une voix dans mon âme,  
Noble et grave à la fois comme la harpe d'or  
De l'artiste inspiré que son génie enflamme,  
Modula ces deux mots, je m'en souviens encor :

Tels s'en vont tour à tour, semblables aux mirages  
Que le lac réfléchit dans son urne d'azur,  
Nos rêves d'ici-bas, riants et vains présages,  
Qu'au lever du réel on cherche sur le mur.

Puisque c'en est ainsi du monde et de ses charmes,  
Que le jour qu'on espère est un jour incertain,  
Immole pour Jésus qui versa tant de larmes,  
Le jour, qui brille et passe, au ciel sans lendemain !

PHILÉAS HUOT.

St-Roch de Québec, juillet 1881.

## LE ROMAN

D'UNE

## JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—O—

\*LII

LA VEILLÉE AU PRESBYTÈRE

Le Dr Alfaut était en effet arrivé. L'immense berline de madame de Blanchein l'avait déposé, lui et sa femme, devant la maison curiale. A l'anxiété de leur physionomie, on comprenait le sympathique empressement qu'ils avaient mis à accourir à l'appel qui leur était fait.

Le précepteur s'était-il trompé dans ses calculs en espérant que la dépêche, arrivant un quart d'heure après la fermeture des petits bureaux, éprouverait le retard annoncé, ou le docteur avait-il eu un autre avertissement ? Le télégramme reçu par lui était signé Philippe et daté de cinq heures du soir. De là la venue immédiate du prince de la science.

Il était attendu. Le curé lui tendit silencieusement la main, salua madame Alfaut, et, précédant ses hôtes, il les introduisit dans la chambre occupée par Fernande.

Au bruit qu'ils firent en entrant, Philippe releva sa tête pâlie, fit quelques pas au-devant du groupe et ne put que murmurer avec une émotion poignante :

— Il est trop tard !

— Elle est morte ! exclama madame Alfaut.

Personne ne répondit, les respirations étaient suspendues à celle du Dr Alfaut.

Il examina la jeune fille, se pencha sur ses lèvres, colla son oreille à sa poitrine, souleva son corps inerte dans ses bras, l'ausculta, la remplaça maternellement sur son oreiller, étudia ses traits, revint encore à sa poitrine et ne se prononça pas.

— C'est fini, n'est-ce pas, interrogea le curé.

— Peut-être ! articula lentement le docteur comme se parlant à lui-même.

— Vous la sauveriez ! soupira Philippe avec angoisse.

— Je ne sais... encore, répliqua le docteur.

Il se fit expliquer la cause et le développement du mal, les soins donnés, l'opinion du médecin qui la voyait...

— C'est bien cela, poursuivit le docteur : fluxion de poitrine, compliquée d'accidents divers, délire, fièvre... Depuis quand ?

— C'est la neuvième nuit.

— Cette crise a été la plus forte ?

— Oui.

— Cela devait être. Cet état dure depuis ?

— Six heures du matin.

— C'est long !

— Pas trop, pourtant ? demanda Philippe.

— Dieu est grand, monsieur.

— Vous désespérez, alors !

— On ne doit jamais désespérer. Notre nature est si bizarre et la jeunesse si forte !

— Oh ! sauvez-la !

— Je suis venu pour essayer de la faire. Ma voilà médecin et garde-malade ; je réclame du calme, une seule personne auprès de moi, et, à ma portée, une autre sur l'intelligence et le bon vouloir de laquelle je puisse compter. Le choix n'est pas difficile ici.

Madame de Blanchein s'occupa de madame Alfaut ; l'abbé Saturnin, de Philippe qui en avait grand besoin, et le docteur commença ses doubles fonctions avec l'aide de Suzon dont il eut bientôt gagné les bonnes grâces.

Cependant, dans le village, il n'était bruit que de la mort de Fernande. Chacun vantait ses qualités, sa piété simple et douce, sa grâce charmante, la réserve de ses manières, le savoir donner qu'elle possédait au plus haut point. On parlait de ses malheurs ; on pleurait sur sa jeunesse ; on lui donnait les noms d'ange et de sainte ; c'était à qui cueillerait des fleurs pour en orner son cercueil et son front.

Lorsqu'on apprit qu'un long évanouissement avait provoqué l'erreur, on fit des vœux pour sa santé, et les enfants eux-mêmes renoncèrent à leurs jeux bruyants pour ne pas troubler son repos.

Qui fut surpris ? C'est Gaston et Hermine. Cette dernière aimait son institutrice et la regrettait ; elle supplia si bien le curé et madame de Blanchein, quelle obtint de passer la journée au presbytère. Elle chargea son frère de prévenir leur mère, et s'installa non loin de la chambre de Fernande dans l'espoir d'être utile et bien résolue à rendre service le plus possible.

Le docteur ne quittait pas la malade. Grâce à ses soins, la crise avait cessé, mais la faiblesse était si grande et l'oppression si forte qu'on n'osait compter sur un mieux.

Hermine renvoya le domestique qui, le soir, vint la prendre, et, profitant de la prostration générale, elle fit dire chez elle qu'elle ne quittait pas la mourante.

La nuit fut terrible. Le docteur était anxieux aussi bien que son confrère. Personne ne dormit au presbytère. Ces heures s'écoulaient dans la prière et dans l'angoisse. Philippe souffrait tant qu'il ne sentait pas la souffrance. Il entr'ouvrait parfois la porte de la chambre où agonisait la jeune fille, jetait un long et douloureux regard sur son visage ravagé, et revenait se joindre au groupe pieux qui demandait au ciel un miracle.

Lui aussi balbutia des prières. Il avait retrouvé la foi ; il suppliait Dieu de lui accorder l'espérance et ne pouvait se résoudre au sacrifice. Il ne comprenait pas la joie des larmes, ni cette parole admirable qui a remué les peuples et les générations : *Heureux ceux qui pleurent !* Il n'écouait que son cœur, le cri de son amour et cette horreur instinctive du néant, de la tombe, qui nous porte à disputer sa proie à la mort.

Considérations humaines, diront quelques ascètes ; ou quelques sages : Philippe était homme et il aimait.

LIII

M U E T T E

Que devenait madame Lobeau, seule avec ses remords et les menaces du prochain orage ?

A l'heure du déjeuner, le précepteur, ne la voyant pas paraître et sous le prétexte de lui apprendre que Fernande n'était point morte, s'était dirigé vers ses appartements. N'entendant aucun bruit, après avoir inutilement frappé, il entra et la trouva dans l'état décrit plus haut. Il crut ou feignit de croire qu'elle dormait, recommanda aux domestiques de respecter ce sommeil, alla rejoindre Gaston qui l'attendait dans la salle à manger, et l'engagea, le repas fini, à aller faire quelques visites.

Lorsqu'il fut seul, il remonta chez madame Lobeau. La crise avait cessé ; la malade était revenue à elle ; sa pâleur était effrayante encore et sa faiblesse extrême.

A la vue du précepteur, elle voulut se lever et ne le put ; parler, impossible ! Il eut pitié d'elle, sans doute, il sortit et lui envoya sa femme de chambre.

Vers le soir, se sentant plus forte, elle désira être seule, et, dès qu'elle le put, elle se traîna à son secrétaire, écrivit quelques lignes, les mit sous enveloppe, les enferma soigneusement, et, frissonnante, elle se remit au lit et donna l'ordre de la prévenir si son frère rentrait. La nuit, elle ne voulut personne auprès d'elle et sembla heureuse d'apprendre qu'Hermine restait au presbytère. Le matin, sa femme de chambre jeta un cri d'épouvante en l'apercevant. Elle gisait, étendue par terre, roulée dans ses couvertures en désordre ; son visage était contracté à être défiguré ; aucun mouvement ; elle respirait pourtant encore, mais pourquoi cette rigidité des membres, cette pupille dilatée, le rictus affreux de cette bouche ? Que s'était-il passé ?

Au cri de la femme de chambre, les domestiques étaient accourus, mais nul ne songeait à porter secours à la malade lorsque Gaston, attiré par le bruit, pénétra jusqu'à elle et la souleva dans ses bras.

— Un médecin, vite ! vite ! ma mère se meurt ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce ? demanda le tranquille Anatole en apparaissant sur le seuil de la chambre.

— Ma mère ! voyez !

— Que lui est-il arrivé ?

— Dieu le sait !

Le précepteur ne put retenir une exclamation en voyant de près madame Lobeau. Il la fit poser sur le lit, et, une heure plus tard, lui et Gaston essayaient vainement encore de la ranimer ; alors arrivèrent Philippe et le docteur Alfaut.

Un coup d'œil suffit à ce dernier pour reconnaître le terrible mal. Il prodigua à la malade des soins énergiques, et déclara enfin qu'elle était sauvée mais qu'elle resterait paralysée.

En effet, lorsque, quelques jours plus tard, l'attaque fut atténuée, que madame Lobeau reprit peu à peu l'usage de ses sens, elle n'articulait plus un seul mot, une seule syllabe s'échappait hésitante de ses lèvres : no... no... ses mains étaient inertes ; elle marchait difficilement ; alors, comprenant son état, elle pleura sur elle-même. La présence du précepteur la bouleversait ; elle faisait des efforts inouïs pour se faire entendre : impossible ! toujours la même syllabe.

Elle voulait toujours sa fille auprès d'elle ; si elle était un moment absente, elle la cherchait du regard, et, au retour, elle semblait vouloir l'attirer à elle, comme pour la conjurer de ne pas s'écartier.

Seul, le précepteur devinait ce qui se passait en elle ; il n'en faisait rien paraître, et, malgré l'aversion évidente de la malade, il continuait à lui prodiguer son dévouement avec un air de si parfaite résignation que chacun vantait son attitude et mettait sur le compte du caprice celle de madame Lobeau.

Philippe avait oublié les torts de sa sœur pour ne songer qu'à sa souffrance. Il ne l'avait pas quittée tant que le danger avait été là ; le danger passé, il avait supplié madame de Blanchein de se laisser remplacer par madame Alfaut auprès de Fernande, et de s'installer à Fineste.

Heureuse d'être reconnue utile, poussée aussi par sa vieille affection, madame de Blanchein avait pris la direction de Fineste, et sa prodigieuse activité ne lui fit pas un instant défaut. Ce mouvement, ces préoccupations, ces occupations multiples, ces fatigues même semblaient faire partie de son élément naturel ; elle allait, aussi alerte qu'une jeune fille, et sa marche se faisait légère pour le repos de son âme.

Quant à madame de Lacaute, se sentant inutile, elle ne faisait qu'apparaître soit au presbytère, soit à Fineste ; elle se disait désolée du malheur de ses amis, mais son chagrin ne la faisait pas s'oublier, elle était toujours aussi soigneusement parée.

LIV

UN MARTYRE MORAL

Hermine n'était déjà plus la pétulante enfant qui faisait tout plier sous sa loi ; instinctivement effrayée de ce qui se passait autour d'elle, elle se demandait avec crainte ce que serait désormais sa vie. Elle aimait sa mère, mais le vice de son éducation l'avait rendue quelque peu personnelle. Idole toujours encensée, il lui coûtait de descendre du piédestal où l'amour maternel l'avait placée ; il lui coûtait surtout de regarder les sombres profondeurs d'un avenir qui promettait d'être si brillant, de boire à la coupe de la tristesse. Eh quoi ! déjà des larmes ! que ferait-elle désormais sans sa mère ? Serait-elle forcée d'ensevelir sa jeunesse et ses illusions dans une chambre de malade ? Qui l'accompagnerait dans le monde ? Son oncle ! Il n'y fallait pas songer, pas plus qu'à son frère...

O égoïsme ! égoïsme ! ver rongeur qui dévore les plus belles fleurs ! Ton germe est jeté dans le berceau. Malheur à la mère imprudente qui ne sait se transformer sous ses chaudes caresses ! Malheur à elle, si, dans son aveugle tendresse, elle ne cherche pas à l'étouffer dans ce jeune sein ! Elle croira avoir donné son âme à cette frêle créature qu'elle appelle son enfant, elle s'apercevra, mais trop tard, qu'elle ne lui a donné que son sang. Elle aimera, elle, cette part d'elle-même d'un amour qui ne saura grandir, et l'enfant ?... Mystère ! oh ! ne le fouillons pas !

Hermine se préoccupait plus des souffrances de madame Lobeau pour ce qu'elles lui enlevaient d'espérances, que de ces souffrances elles-mêmes ; et cela sans s'en rendre compte, tant on l'avait peu habituée à s'intéresser aux autres avant de penser à elle. Dans ses heures de regret, elle se rappelait la soumission respectueuse d'Anatole, la délicatesse de ses prévenances, l'affection profonde qu'il lui avait constamment témoignée, son désir évident de lui plaire ; elle se rappelait aussi les



propos qu'il lui tenait parfois et dont elle riait volontiers alors qu'elle ne songeait qu'à rire, et elle s'avouait que le précepteur était le protecteur le plus convenable pour elle, qu'avec lui, elle serait toujours maîtresse, que, lui devant tout, il se trouverait flatté d'obéir.

L'orgueil essayait bien de regimber contre les tendances de la jeune fille, elle le traitait en importun, et, l'ennui se mettant de la partie, elle se laissait aller à la pente de ses folles imaginations.

Mademoiselle Hermine cherchait un esclave docile ; la souplesse d'Anatole convenait à ses vues. Lui, développa ces dispositions, et se disait avec joie qu'il devenait indispensable. Il savait bien que ce n'était pas là de l'amour. Que lui importait ! Il se courbait plus bas encore, s'occupait activement des affaires de la maison, soumettait les comptes à Hermine qui ne voulait rien voir, rien entendre, faisait l'important et le courtisan, et s'arrangeait si bien, qu'il avait décidé la jeune fille à révéler leurs projets à monsieur de Fineste.

—Inutile de consulter madame Lobeau, avait-il insinué. Son mal est de ceux qui annihilent la volonté.

Pour la première fois, peut-être, Hermine se troubla en abordant son oncle pour la confidence.

—Qu'as-tu, fillette ? lui demanda-t-il doucement.

—Elle balbutia, rougit, prononça le nom d'Anatole, s'expliqua mal ou pas du tout, si bien que Philippe, la traitant toujours en enfant gâtée, lui répondit :

—Je vois ce que c'est : tu as assez de monsieur Anatole.

—Ce n'est pas cela, mon oncle.

—Quoi donc ?

—Je voudrais....

—Parle....

—Je voudrais me marier.

—Te marier !

—Eh ! oui ! ma mère ne guérira jamais, et.... je suis si seule....

—C'est un peu vrai, fillette.... Nous avons pourtant le temps de réfléchir, de faire un choix....

—J'ai choisi.

—Vraiment ? quand et qui, petite étourdie !

—Ne vous moquez pas, mon oncle ; n'ai-je pas seize ans ?

—Oh ! la vieille jeunesse ! Le nom du chevalier !

—Monsieur....

—Monsieur ?

—Je n'ose pas.

—Tu deviens timide ?

—C'est que vous me traitez....

—En enfant que tu es. Causons raison, si c'est possible. Tu veux te marier ? C'est bien ! Pourquoi ? Pour être un peu libre, pouvoir commander. Je t'avertis, tu te trompes étrangement. Te souviens-tu que, petite fille, tu forçais toujours ton frère à jouer au cheval, et que tu réservais pour toi seule les rênes et la cravache ? C'est ainsi ou à peu près que tu crois pouvoir agir avec un mari. Erreur, fillette, grave erreur ! Tu mépriserais bientôt un mari de cette trempe. Ne pourrais-tu aussi te fourvoyer et rencontrer un maître là où tu comptes trouver un esclave ?

—Non, non, mon oncle, je suis sûre de lui : il fera ce que je voudrai, et rien autre.

—Oui-dà ! ma chérie ! Il te l'a fait accroire.

—Je l'ai mis à l'épreuve.

—Encore l'histoire du cheval.

—Mon oncle....

—Quel est ce bel Adonis ?

—Vous me désespérez.

—L'aimes-tu au moins ?

—Je n'en sais rien. Il me va ; c'est ce que je puis dire. Evidemment je dois l'aimer.

—Folle !

—Pas autant que vous le présumez.

—Et il s'appelle ? le marquis de \*\*\*, le comte de \*\*\* ?

—Ni comte, ni marquis. C'est M. Anatole.

M. de Fineste n'eut plus envie de plaisanter. Il avait cru d'abord à un caprice de jeune fille, le nom du précepteur lui avait mis un nuage au front et l'inquiétude au cœur. Il devina de suite les machinations de cet homme, et le but des intrigues infâmes dont Fernande avait été la victime. Ce n'était pas à l'humble orpheline qu'aspirait son ambition. Il avait voulu en faire l'instrument de sa fortune en flattant les idées de sa sœur, et avait fatalement entraîné cette dernière sur la pente où elle avait failli se perdre en voulant perdre Fernande. Quelle astucieuse persévérance il avait dû aussi déployer pour amener sa nièce à une démarche semblable !

Hermine, étonnée du silence de son oncle, lui en demanda le motif.

—C'est très sérieux, mon enfant, ce que tu viens d'avancer, lui répondit-il ; en as-tu instruit ta mère ?

—A quoi bon, mon oncle !

—Si ta mère ne parle plus, elle comprend.

—La comprenez-vous, vous ?

—Veux-tu en faire l'épreuve ? Allons la trouver. Ménageons-la, elle en a grand besoin.

Il la prit par la main et l'entraîna vers la chambre de madame Lobeau.

Celle-ci était à demi couchée dans un vaste fauteuil ; ses yeux étaient rougis par des larmes récentes, elle courbait péniblement la tête, et l'abbé Saturnin appelait sur elle la paix et le pardon du ciel.

Philippe et Hermine s'arrêtèrent un instant interdits.

—Vous pouvez entrer, dit l'excellent prêtre, mais qu'avez-vous l'un et l'autre ?

Ils paraissaient en effet fort agités.

Monsieur de Fineste fit signe à Hermine de s'asseoir près de sa mère, et, entraînant le curé à part, en quelques mots il le mit au courant de la situation.

—Je tiens la clef de l'énigme, enfin, murmura le prêtre. Voilà le mobile ; agissons, je n'ai que trop tardé !

—Vous vous doutiez de ce qui arrive ?

—Pas précisément, mais monsieur Anatole ne me convenait plus. Je ne pensais pas, pourtant, qu'il poussât l'audace jusque-là. Je ne sais ce qu'il a fait à votre sœur, elle ne peut souffrir qu'on lui en parle.

—Il faudra bien qu'elle sache....

—Tout, mon ami.

—Et se tournant vers madame Lobeau, il ajouta :

—Ne vous ai-je pas trop fatiguée, madame !

Elle sourit tristement et secoua négativement la tête.

—Me promettez-vous d'être raisonnable !

Elle fit signe qu'elle le serait.

—Consentiriez-vous à accepter un gendre ?

—No.... no.... fit-elle avec inquiétude.

—Oui ou non ?

Elle haussa légèrement les épaules comme pour dire qu'elle n'en savait rien.

—Cela dépendrait, n'est-ce pas ? et Hermine est bien jeune.

—Non mouvement fut affirmatif.

—Savez-vous qui se présente ?

—Monsieur le curé ! intercédait Hermine tandis que madame Lobeau disait encore oui.

—Vous le savez ?

Oui, toujours.

—C'est maître Anatole.

Mém. signe.

—Et vous l'accepteriez ?

—No.... no.... no.... no.... répéta-t-elle vivement en attirant des yeux sa fille sur son sein.

—Et si Hermine le désirait ? interrogea Philippe.

—No.... no.... fit-elle en regardant sa fille avec anxiété et montrant le secrétaire.

On fut une minute à deviner qu'elle voulait qu'on ouvrit le meuble.

Quelle dut être alors terrible et poignante l'angoisse où la plongeait son impuissance ! Elle avait voulu frapper, et elle était frappée à son tour ! elle avait voulu briser celle qui semblait s'opposer à ses ambitions, à son tour elle était brisée, et sa bouche ne pouvait proférer un son pour exhaler sa plainte, révéler sa pensée et défendre son trésor menacé !

Torture morale au-dessus de toutes les tortures ! devra-t-elle assister comme un vivant cadavre à l'abominable forfait qui lui prend son enfant ! Elle sera là, et ne pourra crier : arrière ! à celui qui s'est fait son bourreau ! Et sa fille jurera devant Dieu, devant elle, amour, fidélité à ce monstre, sans qu'une protestation éclate sur ses lèvres ! Mais elle parlera ! dût sa poitrine se déchirer sous l'effort ; dût son cœur prendre tout le sang de ses artères pour se rompre en un cri sauteur ; elle parlera ! le ciel ne voudrait pas lui infliger un supplice semblable, et sa vengeance dépasserait la faute !

Le meuble fut ouvert. Guidé par les regards de sa sœur, Philippe chercha dans les tiroirs, sonda les cachettes : rien !

Un éclair de folie passa dans l'œil de la malade à cette découverte. Elle se fit traîner jusque-là, et regarda attentivement : Rien ! rien !

Un son rauque, désespéré sortit de son gosier, et des larmes plus cruelles que des larmes de sang coulèrent le long de ses joues pâles, et les révélations qu'elle avait écrites après la scène avec Anatole, avaient disparues. Seul, le précepteur avait pu s'emparer, pendant la crise, de cette pièce accablante pour lui ; le moyen de sauver sa fille lui échappait, et sa langue, pauvre mère, était désormais muette, et ses mains inertes étaient incapables de tracer un mot !

Enfant, pitié pour cette femme ! tu ne sens donc pas qu'elle fait plus que mourir !

Hermine attendait et ne cherchait pas à pénétrer le secret de cette détresse. Philippe et le prêtre devinaient, sans comprendre, qu'une grande déception venait d'atteindre la malade. Quel rapport cette déception avait-elle avec le précepteur et la demande d'Hermine ? Enigme. Evidemment un papier était l'objet de leurs recherches. Que renfermait-il ? Ils l'ignoraient probablement toujours, et madame Lobeau devait se tromper en croyant le retrouver là.

Elle ne se trompait pas, et le désespoir lui moûtait au cerveau et le faisait bouillonner à en perdre la raison. La fatale syllabe s'échappait tumultueusement au milieu de cris confus, et cette lutte de la volonté aux prises avec les organes était épouvantable à voir ; un bout de crayon frappa ses regards. Ses lèvres le saisirent avec avidité, et, sur un des papiers épars devant elle, elle essaya de former quelques lettres. Elle était si émue qu'elle ne traça que des caractères informes. Accablée, mais non vaincue, elle essaya encore, elle essaya longtemps, et, au mouvement du crayon plutôt qu'aux jambages qu'il traçait, Philippe épela : "je ne.... veux.... pas."

Sa sœur interrogée, donna un signe affirmatif.

—M. Anatole est si bon, mère, et il nous est si dévoué ! exclama Hermine, s'irritant de l'obstacle que l'enfant présentait, et roulant d'autant plus que l'opposition se manifestait.

(La fin au prochain numéro.)

## PARNELL

Parnell est né en Irlande en 1847. Son bisaïeul était sir John Parnell, le dernier chancelier de l'Echiquier d'Irlande. Sir John fut destitué pour avoir refusé de voter l'union de l'Irlande avec l'Angleterre, malgré l'offre d'un titre de lord anglais. Cela explique pourquoi Parnell n'aurait pu dire qu'il était patriote par race et par famille. Il est comme l'oiseau qui chante ce que chantait son père !

M. Parnell père fit un voyage aux Etats-Unis. Là il devint amoureux d'une noble jeune fille âgée de seize ans, admirablement belle et intelligente. Elle était la fille du fameux commodore Stewart, appelé par ses compatriotes l'homme de fer, *Ironside*.

Aujourd'hui veuve, Mme Parnell vit dans ses vastes domaines aux Etats-Unis. Son fils, qui lui ressemble physiquement, avait déjà dans le sang, par les Parnell, l'amour religieux du pays—l'ancienne miss Stewart l'embrassa avec son génie brillant. Elle a été pour les cœurs de ses fils et de ses deux filles, comme la prêtresse qui met le feu à l'encens des encensoirs !

Ces deux sœurs de M. Parnell (il en a six) sont des esprits de femme absolument supérieurs. L'une, Fanny, est un poète des Etats-Unis. L'autre, Anna, plus jeune, est en ce moment le chef de la ligue des femmes irlandaises. Parnell a été élevé à l'université d'Oxford. Ensuite il fit le voyage continental habituel. A Paris, il demeura quelque temps chez son oncle, M. Stewart, qui habitait un fastueux appartement, aux Champs-Élysées. Mais là, ainsi qu'il me le disait, il vit plutôt la colonie américaine que la société française. Un jour, la voix des vieux pères, couchés dans le tombeau de famille, le rappela en Irlande.

Le château d'Avondale, dans le comté de Wicklow, est un grand bâtiment sévère qui domine une colline, comme il n'y en a peut-être point de plus charmantes au monde. Au bas de ces touffes d'un vert d'Irlande ser-

pente une ligne d'un blanc mat, comme une échappée de *rif argent*. Coin de terre et coin de ciel d'un charme indicible que le Lamartine irlandais, Thomas Moore, a chantés avec sa plume dans ses *Mélodius* !

\* \*

Dans son immense domaine d'Avondale, Parnell, dont l'esprit est enclin aux études positives, s'occupa quelque peu de mécanique, mais sa passion dominante était le sport. Il chassait dans ses propriétés qui sont dans trois comtés. Il aimait les chevaux, les chiens. Infatigable marcheur, excellent cavalier. A cette heure d'aujourd'hui ses chiens à longs poils s'ennuient bien là-bas—et bâillent avec cet étirement qu'on sait !

Enfin, le voici député. Bientôt il est chef du parti irlandais, les *Home Rulers*, à la Chambre des Communes. Il n'a pas l'imagination magnifique des Celtes, il a le calme du Saxon. Vous savez la grande loi humaine que j'ai toujours trouvée obéie dans la galerie des portraits que j'ai faite ici "le fils est l'enfant de la mère—la fille est l'enfant du père !"

Or, la mère de Parnell est Américaine.

Les esprits allaient au delà des choses pratiques—dans les rêves ; il les ramena dans la réalité. Il imposa à son pays un seul *desideratum*. L'idée simple qu'il exprime revient sans cesse dans ses discours, à intervalles presque réglés. Elle est pour M. Gladstone, véhément et emporté, le tourment qu'avait inventé l'Inquisition—la goutte d'eau qui tombe sans cesse sur le crâne du patient !

\* \*

Parnell a dit à l'Angleterre : "Transigeons. Vous allez acheter le bien des land-lords ; les tenanciers vous paieront le revenu annuel fixé, pendant trente ans. Au bout de ce temps, ils seront propriétaires du sol."

Il faudrait tout ce numéro de journal pour expliquer de quelle façon Parnell prétend établir qu'il n'y a là aucun lèse-propriété. Ce serait seulement une opération dans le genre du fameux milliard des émigrés inventé avec tant de génie par de Villèle.

Parnell ne parle donc point de la séparation de l'Irlande, comme le font les fenians. Il n'a pas la haute allure catholique de son grand prédécesseur O'Connell. Il est protestant et il s'adresse à une majorité catholique ardente. Il ne vise point le problème social. Il n'est pas plus républicain que monarchiste. Enfin, il ne fait aucune opposition dynastique. Tout son système est momentanément une question de fermage. Il pose la première pierre d'un édifice dont le dessin est inconnu, mais qu'on sait devoir être immense.

\* \*

Parnell est grand et mince. En décembre dernier, il portait encore toute sa barbe. Maintenant il a rasé le bas du visage et n'a laissé qu'une partie des favoris qui se relie à la moustache peu épaisse. Les cheveux sont d'un châtain un peu sombre et la barbe est d'un châtain très clair, presque blonde. C'est l'aspect général d'un jeune gentleman de bonne famille, qui serait un peu fatigué par les nuits froides passées à chasser sur les lacs.

Le visage est légèrement maigre ; il est correct. Les yeux sont absolument particuliers. Plus je vois, j'écoute et j'écris, plus je comprends combien j'avais raison quand j'ai dit ici : "Je suis comme un chien—je regarde toujours l'homme à l'œil."

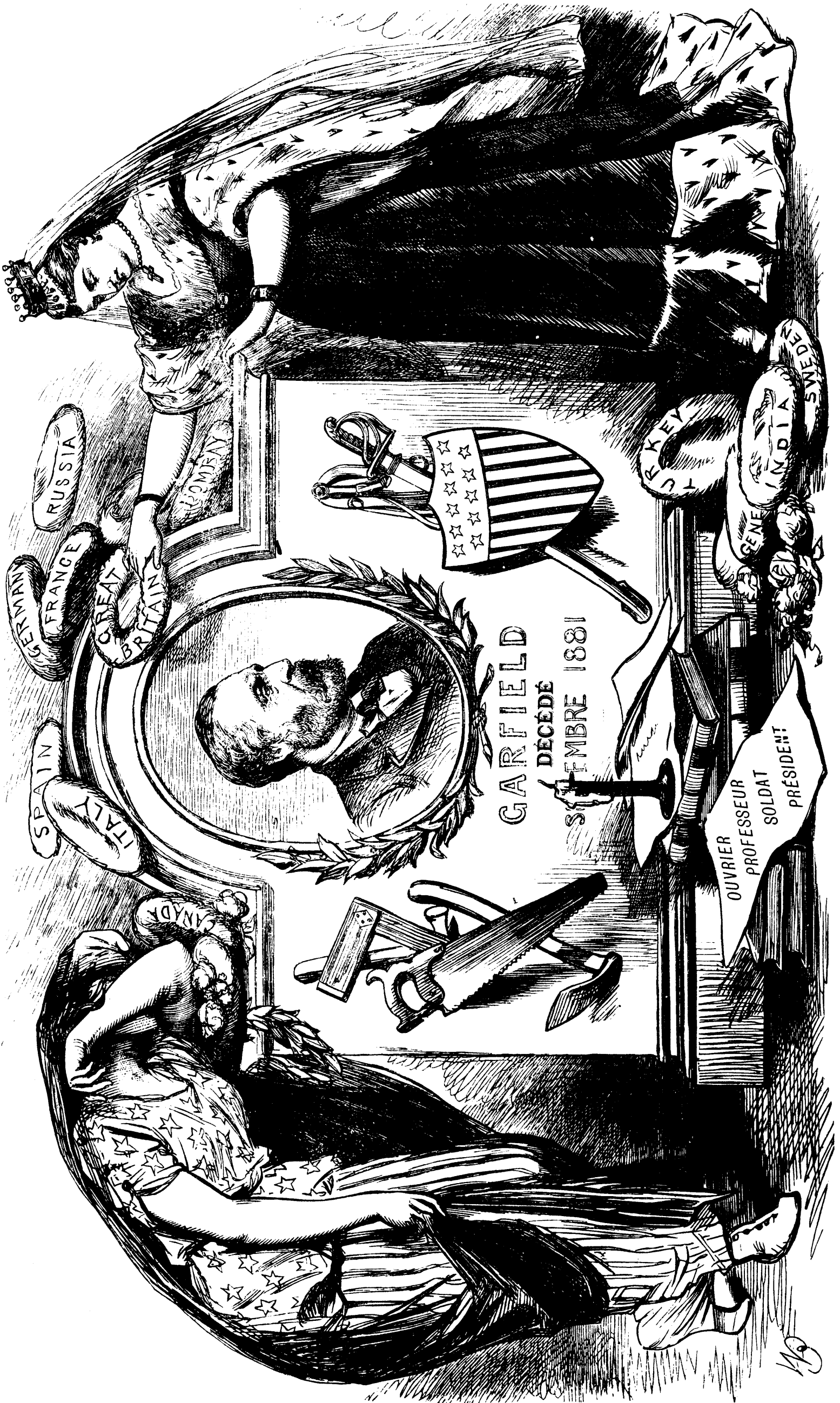
L'œil de Parnell est remarquable par la grandeur de l'iris d'un noir mat avec de subits reflets d'acier. Parnell tient d'ordinaire sa tête un peu penchée et immobile. En revanche, l'œil regarde haut et de tous côtés. C'est le lent regard roulant du grand fauve couché, qui suit de l'œil les mouvements des gens passant devant sa cage de fer.

\* \*

Le corps a des attaques fines mais vigoureuses. On sent qu'il y a là un homme entraîné dès longtemps, comme un long cheval de sang, maigre mais puissant.

On a dit de lui qu'il semblait distrait. C'est une erreur. On ne l'a guère vu qu'en sorte d'audience publique. Je crois que le Parnell que la plupart ont vu n'était qu'un Parnell ennuyé. Moi qui l'ai vu seul et pendant plus de deux heures, j'estime que sa note, c'est, non pas la distraction, mais la double préoccupation. Il vous écoute, vous qui lui parlez—on même temps qu'il écoute une autre parole, par lui seul entendue. C'est la note de tout esprit gravement préoccupé. (M. Parnell est un philosophe et un brave—il me pardonnera donc la comparaison suivante)... C'est la note du condamné à mort qu'on visite dans sa cellule—elle me rappelle un chef d'orchestre, écoutant à la fois deux orchestres différents.

Le sourire est d'une politesse machinale. Le trait dominant de la bouche est une sécurité qui n'est point la résignation. Elle montre deux rangées de dents petites, bien alignées et excessivement blanches—denta-



**NON LA NAISSANCE MAIS LE MÉRITE**

Les décorations et les couronnes étaient magnifiques et en grande quantité. Une des plus belles était composée de roses blanches, de smilax, de stephanotis, etc., qui avait été préparée et présentée au nom de la Reine Victoria par la Légation Anglaise. La carte portait l'inscription : "REINE VICTORIA A LA MÉMOIRE DU PRÉSIDENT GARFIELD, exprimant sa douleur et sa sympathie à Madame Garfield et au peuple Américain."

de jeune homme... qui n'ont pas encore beaucoup servi!

\* \*

M. O'Kelly, jeune député d'une vive intelligence, a bien voulu représenter devant moi Parnell parlant à la Chambre des Communes. Rien d'émouvant comme la profonde déférence avec laquelle tous ces députés irlandais entourent M. Parnell. Mais pourquoi beaucoup d'entre eux ont-ils des moustaches? C'est pour n'avoir pas l'air anglais!

M. Parnell parle à l'extrémité d'un des bancs inférieurs, presque en face des ministres. C'est un remarquable *debater* plutôt qu'un éloquent. La phrase est nette et claire comme la voix. Tout est naturel et simple. Le geste est un signe indicateur de l'index qui souligne une phrase. Parfois M. Parnell, voulant appuyer plus facilement sur un argument ou un document, bat avec une sorte de rythme, en se balançant en avant, un livre ou des papiers qu'il tient dans la main gauche. Quand les députés l'interrompent par les cris, M. Parnell s'arrête avec le calme indifférent de l'homme qui, voulant traverser le boulevard, attend qu'une file d'omnibus et de voitures ait passé!

Ce calme exaspère la véhémence éloquente et magnifique de M. Gladstone.

\* \*

En Irlande, sur la place publique, M. Parnell est le même. Quoiqu'il parle simplement, sa voix a parfois la vigueur acérée — comme ses yeux ont le reflet d'acier. Ses amis me disent que tout à coup il a le timbre ensorcelant de la voix du rossignol — même quand le rossignol fait entendre sa voix en automne, sans chanter!

Sa parole vibre et va très loin. Mais il a grand peur du vent qui arrête les vibrations — me dit-il. Pensez donc que parfois il parle à plus de vingt mille auditeurs!

Un jour, le tonnerre gronda pendant une de ses harangues. Parnell s'interrompait — comme si quelque grand personnage parlait. Enfin, ayant à parler de Dieu, il montra simplement avec le doigt le point de l'horizon d'où venait le roulement lointain. Il obtint un effet indescriptible.

Mais Parnell, lui, semble dédaigner ces procédés — quoique tout homme monté sur un tréteau soit toujours un peu charlatan.

\* \*

L'an dernier, le Pape était encore contre M. Parnell. Aujourd'hui, Léon XIII laisse faire les évêques et les prêtres d'Irlande qui, on le sait, prêchent maintenant pour la ligue comme pour une sainte croisade. L'Irlande est essentiellement croyante, depuis le jour où saint Patrick lui expliqua le mystère de la Trinité en lui montrant une feuille de trèfle!

M. Parnell a été très ému en voyant les journaux conservateurs et catholiques de la France le saluer avec chaleur.

Ah! le danger qui menace l'Angleterre est aujourd'hui plus grand que du temps d'O'Connell. L'Amérique s'en mêle. L'émigration irlandaise a pris les principaux postes et elle a les plus grandes fortunes d'Amérique. Parnell est le trait d'union entre la patrière et la patrie-fille. C'est comme le câble électrique qui traverse l'Atlantique!

Le jour triomphant de la vie de Parnell a été celui où il fut appelé par le Sénat de Washington à parler devant les sénateurs en faveur de l'Irlande. Jamais honneur pareil n'avait été rendu à un étranger.

L'Irlandais d'Amérique soutient la ligue avec son argent. Même le pauvre envoie son obole. On sait que l'Irlandais n'oublie jamais son village natal. Il voit toujours son clocher à l'horizon. Quand un Irlandais meurt en Amérique, une femme récite près de son lit la mélodie plaintive: "A revoir, tu vas retourner en Irlande..."

\* \*

Ah! le danger est sérieux. Nous en serions effrayés pour l'Angleterre qu'en définitive nous aimons, si nous n'espérons pas que ce danger pût être conjuré par une concession du gouvernement anglais. Si non, la tempête brisera la chaîne qui lie cette frégate, l'Angleterre — à cette goélette, l'Irlande!

"Davitt! Davitt! me disait M. Parnell. Quel homme! je regrette que vous ne puissiez lui parler. Je l'admire, il est venu me voir deux jours avant qu'il ne fût arrêté. Aujourd'hui forcé... il a sur sa manche de galérie un numéro jaune." Et M. Parnell m'indiquait sur sa propre manche l'endroit où était le numéro jaune.

"Pourtant il n'était pas coupable! Traître, lui! mais il pouvait dire comme O'Leary: "traître, moi! L'Angleterre n'est pas mon pays — c'est l'Irlande qui est mon pays, et je ne suis pas traître envers l'Irlande!" Je me souviendrai toujours de cette émotion de Parnell — si rare chez lui. Comme on voyait bien que cet homme a fait le sacrifice de sa vie! La mort n'est pour lui qu'un médiocre détail. Cependant le numéro jaune l'émeut!

"Votre mère doit être inquiète de vous. — Ma mère! Elle est préparée à tout... c'est une Romaine... N'est-ce pas elle qui a envoyé avec moi en Irlande, l'année dernière, ma sœur Anna."

\* \*

Nous étions debout, seuls dans la chambre à coucher; nous regardions par les vitres de la fenêtre le palais brûlé des Tuileries. J'étais ému. Cet homme a le cachet fatidique d'une grande mais brève Destinée!

Je voulais amener quelques sourires. C'était facile. Je n'avais qu'à lui remontrer les agents de police, en bourgeois, qui se promenaient sur le trottoir. Il me raconta comment, la veille, il les avait trompés dans la rue Vivienne. Ça l'amusait. Pour la première fois, il riait franchement. Il comprenait assez bien d'ailleurs que le gouvernement français, étant l'ami du gouvernement anglais, pensât à le surveiller. Mais il n'avait rien à cacher! C'était devant Dieu et le monde une affaire entre l'Angleterre et l'Irlande!

Il est venu en France, surtout pour chercher un écho. En France, c'est là seulement que sont les grands échos!

Quand à lui, il veut pour l'Irlande le *farà da se*. M. Gambetta l'a abandonné alors que le grand poète, M. Victor Hugo, lui est resté fidèle. Il ne s'en étonne pas. Il sait que les tribuns aiment la liberté — et dès qu'ils gouvernent, ils l'abandonnent. Le bouquet de feuilles de laurier que Brutus mettait aux pieds de la statue de la Liberté — devient pour M. Gambetta, maintenant qu'il a fait le premier pas du pouvoir, aussi gênant qu'un bouquet de fleurs d'oranger après la première nuit de noces!

Parnell est venu en France, pour empêcher qu'on n'étouffe toujours le bruit des cris de l'Irlande. Hélas! chacun son tour! Les peuples, après les rois, ont donc aussi contre eux le roulement des tambours de Santerre!...

\* \*

O Irlande — ile émeraude, je suis presque de ta race celtique. Combien de fois ai-je vu sur les côtes de Bretagne, nos mousses parler à tes mousses — et se comprendre... comme s'ils se souvenaient d'avoir, dans le monde antérieur que peu à peu l'homme oublie, parlé la même langue celtique!

O M. Gladstone, dont j'ai jadis fixé ici la figure, comme j'y fixe aujourd'hui la figure de M. Parnell — ô M. Gladstone, vous avez commencé votre grande fortune en attaquant Ferdinand de Naples, que vous avez appelé le roi Bomba — ne brisez pas votre haute destinée en vous faisant donner maintenant le nom de GLADSTONE-BOMBA!...

IGNOTUS.

## A VENDRE

Les Quatre premiers volumes de l'Opinion Publique. Ces volumes sont très-bien reliés.

S'adresser à M. Paul Dumas, 188½ rue St-Constant, Montréal.

## Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectoraux, mais agissent directement sur les voies malades: soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu par tout à 25 cents la boîte.

ATTENTION. A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet: Etoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante. Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibaut, car cette établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine. J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.

— Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas notre journal nous seraient très agréables s'ils nous faisaient parvenir le numéro 2 de l'Opinion Publique de cette année, publié le 13 janvier dernier. Le prix du numéro sera payé en timbres-poste.

— Je suis tombé d'une échelle et me suis fait tellement mal au poignet, dit A. B. Palmer, du Palais de Justice de Cumberland, Va., que je perdis l'usage de mon bras. Je me procurai un fiole d'huile de St. Jacob, et, après m'en être frictionné le bras, je me sentis immédiatement soulagé. Je m'en suis servi aussi pour la névralgie, et je la trouve aussi efficace pour brûlures, écrasures, etc.

A PROPOS DE CERTIFICATS MENSONGERS. — Ce ne sont pas de villes drogues, qu'on prétend préparées avec des racinages étrangers et très rares en faveur desquelles on produit de prétendus certificats des guérisons miraculeuses qui sont les plus recommandables, mais bien cette médecine simple, pure, efficace qui prouve son excellence par les cures qu'elle opère. Tels sont les Amers de Houbly qui possèdent toutes ces qualités au premier degré.

CONSIGNATION. — Nous venons de recevoir en consignation 1200 paires de couvertes Cornwall (pure laine), avec instruction de les vendre immédiatement.

C'est le temps de faire sa provision si l'on veut épargner de l'argent, car ces couvertes ont été marquées à des prix assez bas pour en assurer la vente immédiate.

Nous invitons les Dames à visiter aussi nos châles; nous en avons un superbe assortiment, et, comme toutes nos autres marchandises, à 25 par cent meilleur marché qu'ailleurs.

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE SAINTE-CATHERINE.

## LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 27 octobre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

## SOLUTIONS JUSTES.

Problème No. 289. — MM. F. Côté, H. Giroux, J. Brunette, Québec; Un amateur, E. Legault, Ottawa; M. Lalandry, New-York; A. C., St-Jean; H. Lafrenière, T. Gagnier, A. Buisson, M. Toupin, Montréal.

## NOUVELLES.

— Le Cercle d'Échecs de Toronto a invité celui de Détroit à jouer amicalement un match par voie télégraphique.

— M. Alphonse Delannoy a remporté le premier prix au concours littéraire du *British Chess Magazine*. Nos félicitations au spirituel écrivain français.

— M. A. P. Barnes, du *Brenton's Chess Monthly*, était à Québec la semaine dernière, en route pour l'Angleterre, où il doit séjourner quelque temps. Nous lui souhaitons un heureux voyage.

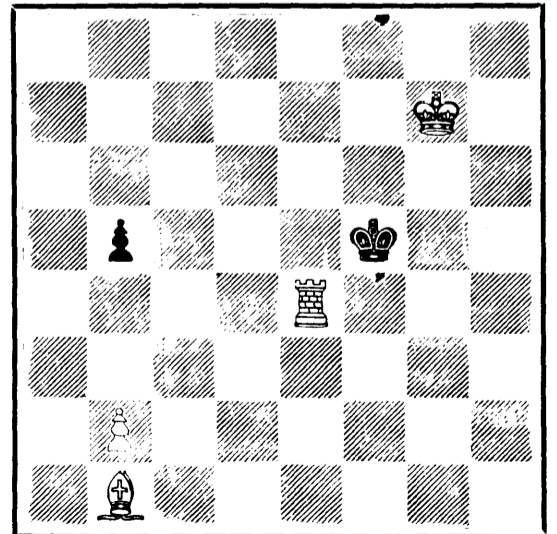
— A l'assemblée annuelle du Cercle d'Échecs de Montréal, qui a eu lieu le 13 courant, les messieurs suivants ont été élus officiers: Président, H. A. Howe, L. L. D.; Vice Présidents, T. Workman, W. H. Hicks; Sec.-Trésorier, John Henderson; Comité de régie, J. Barry, J. Stirling, J. G. Ascher.

NÉCROLOGIE. — L'Académie des Échecs d'Aix, France, vient de perdre un de ses membres les plus sympathiques, M. L. Marguery, avoué près de la Cour d'Appel, décédé à l'âge de 39 ans. A ses obsèques, un concours très considérable de personnes appartenant au barreau, à la magistrature et à la bourgeoisie, suivait le cortège pour témoigner des unanimes regrets que fait naître cette mort prématurée et apporter quelque soulagement à la légitime douleur d'un père qui, à l'âge de 80 ans, se voit séparé de son unique enfant.

## PROBLÈME No. 290.

{ Composé pour l'Opinion Publique par M. J. FAYSSÉ, de Beauvoisin, France.

NOIRS. — 2 pièces.



BLANCS. — 4 pièces.

Les blancs jouent et font mat en 4 coups.

## SOLUTION. No. 289.

Blancs.

1 C 3° R.

2 T 5° D, échec et mat.

Noirs

1 R 6° D, échec

2 T 5° D, échec et mat.



ADRESSES D'AFFAIRES

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK, AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES, (AU SECOND) MONTRÉAL.

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L., C.R., et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

J. G. H. BERGERON, B. C. L. AVOCAT, 7, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

PAGNUELO & ST-JEAN AVOCATS, No. 34, Rue Saint-Jacques, MONTRÉAL

SIMÉON PAGNUELO, C.R. E. N. ST-JEAN, B.C.L.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes, MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

F. X. COCHUE, EVALUATEUR,

Membre de la Corporation des Agents d'Immeubles; négociant de biens fonciers. Bureau à la Commission des Immeubles, RUE SAINT-JACQUES, No. 71, MONTREAL

AU GRAND VATEL

26, 28, 30, Rue St-Jacques, MONTRÉAL LUNCH A TOUTE HEURE A 25 CENTS ET 50 CENTS

Manufactures Françaises d'Ornements d'Eglise. Quatre premiers prix et un Diplôme d'Honneur à l'Exposition de Montréal

R. BEULLAC,

229, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

Peinture Religieuse, Châublerie, Orfèvrerie, Bronzes. Succursale des Etablissements Artistiques de Bar-le-Duc (France), pour la Peinture sur Verre (Vitraux) et la Statuaire Religieuse.

UNIQUE OCCASION

De se former une Bibliothèque à Bon Marché. Quinze pour Cent de remise sur tous les achats d'au moins \$10.00 des ouvrages de Théologie, Histoire, Littérature, Droit, Médecine, etc., etc.

En établissant une manufacture de papier, nous avons décidé de nous occuper à l'avenir plus particulièrement de la PAPETERIE, de la LIBRAIRIE CLASSIQUE et de PIEPIERRE, pour la vente en gros et l'importation sur demande; et afin d'écouler le plus promptement possible notre fond de livres et d'articles de détail nous ferons une grande réduction sur les prix, sous forme d'escompte, suivant l'importance des achats

J. B. ROLLAND & FILS,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

12 & 14, Rue Saint-Vincent, Montréal

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'HUILE d'ECLAIRAGE sur l'introduction générale de

L'HUILE AUSTRALE de PRATT

DANS LE CANADA

Cette huile célèbre, comme il est bien connu, pendant plusieurs années, été reconnue par les marchés américains et européens comme la meilleure sous tous les rapports, et nous avons pu à peine suffire à la demande. Cependant, nous sommes maintenant en mesure de donner satisfaction spéciale au marché du Canada, et nous nous sommes entendu avec

M. C. PEVERLY

comme agent pour voir à la prompte et fidèle exécution des commandes, soit pour délivrer l'huile présentement ou pour faciliter les importations directes.

CHS. PRATT & CIE,

New-York, seuls Propriétaires et Manufacturiers.

L'OPINION PUBLIQUE

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

BUREAU DE CREDIT

GAGNON FRÈRES, Propriétaires,

ÉDIFICE DE LA BANQUE JACQUES-CARTIER, PLACE D'ARMES, MONTRÉAL.

P. FOREST,

300, rue Saint-Paul, Montréal 1, rue Bourla, Antwerp (Belgique)

Produits canadiens vendus en France, Allemagne et Belgique.—Importateur d'Articles français, belges et allemands, aux prix de fabrique.—Spécialité de matières premières.



Pénitencier St-Vincent de Paul

Soumissions pour bois de chauffage

Des soumissions cachetées, endossées: "Soumission pour Bois de Chauffage," seront reçues au Bureau du Préfet jusqu'à MIDI, le SECOND (2nd) NOVEMBRE, pour les quantités suivantes de bois de chauffage, requises pour l'année 1882-83, savoir:

300 cordes de bois franc, dont moitié érable et moitié merisier mêlé.

400 cordes d'épinette rouge.

Des blancs de toute espèce de soumissions seront fournis et les conditions données par le sousigné.

HUNTLY B. MACKAY, Préfet par intérim.

Octobre 1881.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendu Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE, Baltimore, Md. U. S. A.

POELES, POELES!!

Le poêle de pas-âge COUNTESS, nouveau modèle, est le mieux fini, le plus économique et aussi le plus amélioré avec ou sans fourneau, POELES DE CUISINE à bois et à charbon, Chaudières à charbon, Pelles, Sas, etc., chez

L. A. SURVEYER,

188, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres malaises qu'amène le renouveau. — Se vendent dans toutes les Pharmacies — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Advertisement for 'The Purest and Best Medicine ever Made' (Hop Bitters) with detailed text describing its benefits for various ailments.

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre:

- 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

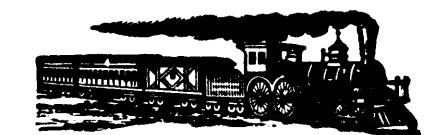
20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, pour les propriétaires, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).

Advertisement for Victoria Flour featuring a portrait of a woman and the text 'POUDRE à PÂTE VICTORIA'.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

JEUDI, 24 Juillet 1881,

Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Rows: Départ de Hochelaga pour Ottawa, Arrivée à Ottawa, Départ de Ottawa pour Hochelaga, etc.

(Trains locaux entre Aylmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, } MONTRÉAL.

202 RUE ST-JACQUES, }

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC.

L. A. SÉNÉCAL, Secrétaire-Général.